

RÉPÉTITION GÉNÉRALE D'UN SUICIDE

UNE COMÉDIE UN PEU GRINÇANTE SUR LE MENSONGE



ГЕНЕРАЛНА ПРОБА САМОУБИСТВА
GENERALNA PROBA SAMOUBISTVA

DUŠAN KOVAČEVIĆ

Traduction – adaptation :
Vladimir Čejović et Anne Renoue

Les comédiens de la pièce "Suicide", et leurs rôles dans cette comédie "métaphysique".

LE COMÉDIEN dans le rôle du SUICIDÉ, et du frère du SUICIDÉ

LE COMÉDIEN dans les rôles des quatre frères : LE CAPITAINE, LE BUSINESSMAN, LE PSYCHIATRE, et L'AVOCAT.

LE COMÉDIEN dans le rôle du PÊCHEUR

LA COMÉDIENNE dans le rôle de LA JEUNE FILLE

UNE VOIX DE LA CABINE DE SON

I

TENTATIVE DE SUICIDE D'UN MALHEUREUX ARCHITECTE

À Belgrade, le pont du Danube...

Un homme d'âge mûr – entre cinquante et soixante ans – vêtu d'un imperméable gris, les yeux hagards derrière des verres d'optique ronds. Il s'approche du parapet, s'appuie contre le garde-fou, contemple la surface sombre du fleuve dans le silence nocturne, jette un œil à droite et à gauche pour vérifier que personne ne l'observe, enlève son imperméable, le plie soigneusement, et le dépose au pied de la barrière métallique... Des poches de sa veste il sort d'abord un portefeuille, puis une enveloppe bleue, et enfin un téléphone portable... Il pose délicatement le tout sur l'imperméable plié, sans cesser de guetter si personne ne vient... Quand passe une rare voiture, à cette heure de la nuit, il se redresse, sourit et fait quelques pas, comme s'il avait interrompu une promenade... Dès que le véhicule a disparu, il retourne à son imper et continue ses préparatifs de suicide ; avec application, calme, ayant, à l'évidence, tout prévu.

Après avoir terminé "la partie technique du travail", il lève la tête et jette un regard en direction du ciel étoilé, comme pour contempler le lieu où il irait, une fois qu'il aurait mis fin à ses peines en ce bas monde... Il enlève ses lunettes, les dépose elles aussi sur le manteau, puis soulève sa jambe droite par-dessus le parapet. Il est déjà à califourchon sur la barrière métallique, quand un dernier désir non planifié et qu'il aimerait réaliser lui vient à l'esprit ; il repose sa jambe et prend le téléphone sur l'imperméable... Rapidement, il entre en communication avec la Jeune Fille qui était "tout dans sa vie" ces deux dernières années.

LE SUICIDÉ : Où es-tu, mon amour ?... Pourquoi es-tu si essoufflée ?... Tu fais des exercices ?... Je ne savais pas, tu ne m'avais pas dit que tu t'étais inscrite à un cours de danse... Oui... bien sûr, tu en auras besoin... Bien sûr, bien sûr, mon cœur... Et qui est ton professeur de danse ?... Mais non, non, je ne suis pas jaloux. Je veux simplement savoir si tu es dans de bonnes mains. Je veux dire, si l'homme est un professionnel... Mon Dieu, mon amour... Je te demande cela le plus sérieusement du monde. Je ne suis pas du tout jaloux, je te le répète... Seulement, je m'inquiète, est-ce quelqu'un de fiable, est-ce qu'il peut t'apprendre toutes ces danses compliquées d'ici le début du tournage ? Dans le film, tu dances plus que tu ne marches... Mais oui, oui, mon amour... Et mon frère, il est d'accord pour que ce jeune homme soit ton coach ?... Ah bon... Ça m'étonne un peu... Mon frère est un possessif et, le moins qu'on puisse dire, un parfait égoïste ; un égoïste-né. Ce qui est à lui est à lui, et il n'y a pas la moindre chance pour qu'il partage avec autrui ce qui lui appartient... Je n'ai pas dit que tu étais à lui dans la vie privée, mais tu es son actrice, son associée, la future star du grand écran... Je voulais dire, mon amour, qu'en tant que producteur il devrait être au courant de ce que tu fais et savoir qui tu fréquentes... Oui, d'importantes sommes d'argent ont été investies dans ce film, surtout pour ton rôle, et sur ta personne... *(Il est soudain éclairé par les phares d'une voiture qui s'est arrêtée. Le Suicidé détourne la tête sous la violente lumière. De la voiture il entend une voix qui lui demande : " Est-ce que tout va bien ? – Oui, oui, tout va bien..., répond le Suicidé. – Vous avez besoin d'aide ? – Non, non, je vous remercie. Je fais juste une petite balade". La voiture redémarre, et l'homme continue sa conversation avec la Jeune Fille.)* ... Excuse-moi, mon amour... Une voiture s'est arrêtée ; le conducteur me demande si j'ai besoin d'aide. À cette minute même, alors que je pensais qu'il n'y avait plus un seul homme de cœur en ce monde... Où je suis ? Eh bien, sur un pont, mon amour...

Sur le pont du Danube... Je ne plaisante jamais, tu le sais. Tu me l'as répété au moins cent fois : "Chéri, tu n'as aucun sens de l'humour ; tu prends la vie trop au sérieux, presque au tragique..." Qu'est-ce que je fais sur ce pont ? Hé bien, je suis là, mon amour, pour exécuter un petit suicide... Maintenant, je vais tout simplement sauter du pont, et en finir avec mon excursion ici-bas. Ça suffit. J'ai tout vu, tout entendu, j'ai vécu beaucoup de choses, mes yeux en ont vu de toutes les couleurs et toi, tu es le point d'orgue de ma vie. Je voulais partir sans te dire adieu, mais au dernier moment j'ai changé d'avis – en "monsieur-vieux-jeu que le temps a écrasé", comme tu me l'as si bien dit hier soir... Oui, mon amour. Ce sont tes paroles, mot pour mot... Naturellement, ce n'est pas pour cette raison que je saute du pont ; j'ai des motifs plus sérieux... Hé, mon soleil d'automne, toi au moins tu sais que je ne plaisante pas. Tiens, tu entends le bruit d'un bateau qui passe sous le pont ? Attends un instant... *(Il penche son téléphone au-dessus du fleuve, pour lui faire entendre le bruit du moteur d'un bateau qui s'engage sous le pont. Dans son intention de la convaincre, il est "aidé" par la sirène du bateau, qui le rend presque joyeux.)* ... Tu as entendu la sirène ?... Comme si je l'avais commandée pour te saluer... Dommage que je ne me sois pas tourné vers le cinéma, j'ai le sentiment que j'aurais fait des films bouleversants, passionnants et bien sûr un peu sentimentaux, comme du temps des films en noir et blanc... Puisque nous parlons de film, veux-tu que je te décrive la "mise en scène" des derniers instants d'un loser – moi, en l'occurrence ?!... Je vais enjamber la barrière du pont, sauter dans le vide, et avant que le Danube n'interrompe notre liaison téléphonique, je te dirai "je t'aime !" Je ne pousserai pas un cri, comme la plupart des suicidés le font. Je me concentrerai, et juste avant le choc avec l'eau, je te dirai : je t'aime !... Hé, hé, qu'est-ce qui te prend, mon amour... Ne pleure pas, j'ai inventé une fin géniale à notre histoire d'amour. Tu pourras la raconter à mon frère, vous

pourrez en faire la fin d'un film... Ce serait une scène splendide, grandiose ! Un homme d'un âge avancé, qui adore son amie nettement plus jeune que lui, se suicide en se jetant du haut d'un pont, et lui murmure au téléphone ses dernières paroles : je t'aime !... Mon amour, une fin digne d'un Oscar !... Voilà, maintenant nous allons voir à quoi ça ressemble... Je regrette seulement que tu ne puisses pas me dire si j'ai bien joué mon rôle... Mon amour, s'il te plaît... s'il te plaît, ne pleure pas, tu me troubles... Il faut que je me concentre, il ne faut pas que je fasse un faux pas, parce que je n'aurai pas l'occasion de répéter la scène deux fois... (*Tout en parlant pour persuader son "amour" de ne pas pleurer, le looser – comme il s'est "baptisé" lui-même, enjambe la balustrade et s'arrête sur la plate-forme qui surplombe le vide au-dessus du fleuve. S'adossant contre le parapet – pour que l'instinct suicidaire ne "l'attire" pas prématurément – il enlève ses chaussures l'une après l'autre, et les pose près de l'imperméable.*) Excuse-moi mon amour, j'ai dû enlever mes chaussures. Je les regretterai – je les ai achetées il y a à peine une semaine ; un modèle cousu main, cuir anglais, design italien... Mon frère voulait les mêmes, et je lui en avais promis une paire, mais je viens de réaliser que je ne pourrai pas tenir ma promesse. Alors, puisqu'il m'a tout pris dans la vie, qu'il prenne aussi mes chaussures. Mais dis-lui, s'il te plaît, qu'avec elles il s'engage sur un meilleur chemin, plus honnête et plus humain ; qu'il ne marche pas – comme jusqu'à présent, dans la crotte, la boue, les ordures, et sur les cadavres... Ne pleure pas, chérie... Tu sais de quoi je parle... Arrête de pleurer, s'il te plaît, et donne-moi une seule bonne raison valable pour que je renonce à me tuer ?... Tu vois, c'est plus facile pour toi de continuer à pleurer que d'en trouver une... Plus jamais, tu ne me tromperas avec tes larmes, mon amour... Tu en as versé tellement qu'on aurait dit qu'il y avait une fuite dans la maison ! Ces deux dernières années, j'ai baigné dans tes larmes et je n'en suis pas encore sec. C'est pour ça que

j'ai décidé de sauter dans le fleuve : je suis habitué à l'humidité... Juste encore une chose, mon amour. Sur le pont, près du parapet, j'ai déposé une lettre pour mon frère, dans laquelle je lui explique en détails ce qu'il doit faire. Demande-lui, quand vous resterez seuls, de faire ce que j'ai écrit... Bon, eh bien je crois que c'est tout... Oh là là ! j'ai failli oublier ! (*De la poche de sa veste il sort les clés de la voiture.*) J'ai laissé la voiture sur le quai, sous le pont... Je mets les clés sur l'imperméable, pour que vous n'ayez pas à forcer la serrure... Voilà, la boucle est bouclée, mon soleil d'automne... Je t'en prie, arrête tes jérémiades : tu vas me troubler, j'oublierai de dire que je t'aime... Tout ce que je ne t'ai pas dit maintenant, je l'ai écrit dans cette lettre... Tu es prête, mon amour ?... C'est parti... (*Le Suicidé se détache de la balustrade, avance sur le rebord non protégé, regarde dans le vide sous lui, mais au moment de sauter, il est arrêté par une voix, ou plutôt un cri.*)

LE PÊCHEUR : Hé camarade ! L'ami ! Monsieur !

Un homme jeune – apparemment un pêcheur – accourt vers le Suicidé, s'arrête net à quelques pas de lui, se fige, comme prêt à tomber lui aussi s'il faisait un pas de plus. Le Suicidé, de l'autre côté de la barrière, troublé par les cris et l'apparition d'un inconnu, recule et se retourne pour voir qui crie ainsi.

LE PÊCHEUR : Non, mon ami, au nom de votre mère... Ne faites pas ça, s'il vous plaît... je vous en supplie... Ne sautez pas à cet endroit-là, je vous en conjure... Je viens juste d'installer mes filets et mes flotteurs, en bas, sous le pont... Si vous sautez, vous allez tout bousiller, tout me déchirer... Ne faites pas ça, s'il vous plaît... Ça fait à peine une semaine qu'un type a sauté et m'a tout esquiné, et moi je vis de ce métier de pêcheur ; j'entretiens toute ma famille ; ma femme et mes quatre enfants... Ne faites pas ça, camarade, ne me ruinez pas. Si

à votre tour vous me déchirez ce matériel, dans lequel j'ai réinvesti tout ce que j'avais – sans compter les dettes – je n'ai plus qu'à sauter après vous... Voilà, je vous le jure sur la tête de mes quatre enfants – ils se suivent à un an près – si vous sautez maintenant, je vous emboîte le pas... A quoi bon la vie, si je n'ai pas de quoi vivre... Tuez-moi plutôt, et sautez après ...

Le Suicidé regarde l'homme hagard, bouleversé, éploré ; à l'évidence, cela le gêne car en sautant il n'avait aucunement l'intention de causer un ennui à quiconque. Avec un sourire coupable, il tente de se justifier.

LE SUICIDÉ : Mon ami... j'ignorais que vous aviez des filets sous le pont... Ne vous fâchez pas, mais de toute façon je vais être obligé de sauter...

LE PÊCHEUR : Obligé... Vous êtes obligé ?

LE SUICIDÉ : Oui, malheureusement, je suis obligé... Je vous en prie, ne pleurez pas, je ne supporte pas qu'on pleure à cause de moi...

LE PÊCHEUR : Mais pourquoi voulez-vous précisément sauter ici ?... Pourquoi justement de ce pont ? Et sur ma tête...

LE SUICIDÉ : Je ne savais pas que vous pêchiez ici... C'est la partie la plus haute du pont, c'est ici que le Danube est le plus profond et le plus dangereux, les tourbillons vous entraînent tout de suite vers le fond... on n'a aucune chance de s'en sortir... Je n'aimerais pas me couvrir de ridicule, que les journaux racontent que j'ai sauté et qu'on m'a sauvé, pour m'enfermer ensuite dans un asile... Non seulement je ne me serais pas tué, j'aurais raté mon suicide, mais en plus je passerais pour un détraqué...

LE PÊCHEUR : Je vous comprends, mais...

LE SUICIDÉ : Ne vous approchez pas de moi... ne bougez pas de là !

LE PÊCHEUR : Vous êtes peut-être resté sans boulot, vous aussi ?

LE SUICIDÉ : Moi, monsieur, je suis resté sans rien – rien du tout...

LE PÊCHEUR : Alors s'il y a quelqu'un qui peut vous comprendre, c'est bien moi ! Plusieurs fois j'ai projeté d'en finir avec la vie par le gaz – j'ai une petite cuisinière à gaz dans mon bateau, mais j'ai toujours changé d'avis au dernier moment, en me disant : l'homme doit se battre tant qu'il est vivant, tant qu'il a de la force et qu'il est responsable d'une famille... Vous avez de la famille, vous ?

LE SUICIDÉ : Vous me retenez... inutilement ...

LE PÊCHEUR : S'il vous plaît, encore une chose. De profession je suis ingénieur mécanicien. Je suis diplômé de deux facultés. Mon usine a fermé, je me suis retrouvé à la rue après vingt ans de travail. La pêche est mon unique source de revenus. J'ai investi presque quinze mille euros dans le bateau – que j'ai construit de mes propres mains. Je me suis endetté pour le moteur, les filets, les permis... J'attraperais un banc de requins, que je ne pourrais même pas rembourser mes dettes...

LE SUICIDÉ : Excusez-moi, monsieur... (*Il prend son téléphone qu'il avait machinalement posé à ses pieds : il téléphone à la Jeune fille sur un ton d'excuse.*) Excusez-moi, chérie, je n'ai pas encore sauté. Quelqu'un m'a retenu... un pêcheur... Il me supplie de ne pas sauter de cet endroit car il a installé ses filets sous le pont...

LE PÊCHEUR : Et aussi une ligne avec plusieurs hameçons.

LE SUICIDÉ : Et une ligne avec plusieurs hameçons...

LE PÊCHEUR : Parfaitement... une ligne de fond à hameçons multiples, monsieur.

LE SUICIDÉ : Je ne comprends pas de quoi vous parlez...

LE PÊCHEUR : J'ai jeté une ligne avec environ deux cent cinquante hameçons. Savez-vous ce que ça représente?... Et savez-vous ce qu'est qu'une ligne de fond ?... C'est une corde, en nylon, garnie d'hameçons spéciaux pour les gros poissons...

LE SUICIDÉ : Oui, bien... et pourquoi est-ce important dans ce cas précis ?

LE PÊCHEUR : C'est important, c'est même de la plus grande importance. Si vous coulez jusqu'au fond, monsieur, il est certain qu'un des hameçons vous accrochera et vous resterez sur ma ligne, et moi je serai obligé de vous sortir et d'avoir affaire avec la police, parce que le jeté de ligne est interdit sous les ponts. Vous me vaudrez la prison, les travaux forcés. La police pourrait même me confisquer mon bateau et tout mon attirail... Vous, vous vous tuerez, vous aurez réglé votre problème, mais moi je terminerai mes jours en prison... Et il n'y a aucune chance pour que vous échappiez aux deux cent cinquante hameçons, absolument aucune...

Le Suicidé regarde l'homme d'un air ahuri, il n'arrive pas à croire ce qui lui arrive dans les derniers instants de sa vie. Il s'adresse à nouveau à la Jeune Fille, écartelé entre elle et le pêcheur désespéré.

LE SUICIDÉ : Mon amour, je te rappelle dans deux minutes... Il faut d'abord que je règle certaines choses avec ce monsieur. Je ne peux pas partir en créant des ennuis à un inconnu... Arrête de pleurer ! Tu me tapes sur les

nerfs ! Quand je serai mort, au moins je ne t'entendrai plus... Qu'est-ce que tu dis ? Sur quel ton je te parle ? Hé bien, mon cœur, je discute avec toi comme un homme qui se tient sur le rebord d'un pont, trois secondes avant de mettre fin à sa vie !... Tu m'énerves, ce type m'énerve, on ne peut même plus se tuer en paix !... Qu'est-ce qu'il y a, monsieur, vous remettez ça ? Pourquoi pleurez-vous maintenant ?

LE PÊCHEUR : Hé bien... je vous l'ai dit... Si vous vous accrochez à l'un des hameçons... je resterai sans travail... Mes enfants mourront de faim... Je pleure, monsieur, pour que mes enfants n'aient pas à pleurer quand ils seront seuls, et affamés pendant que moi je moisirai en prison... Leur mère les a abandonnés, et s'ils restent sans père... ils termineront dans la rue au milieu des drogués et des pédophiles... Est-ce que ça n'est pas une raison suffisante pour pleurer ?... Vous pensez uniquement à vous...

LE SUICIDÉ : Soit... Combien de temps vous faut-il pour sortir tout ce fourbi de l'eau ?

LE PÊCHEUR : Ma foi... pas loin de deux heures, si je travaille seul. Il faut remonter plus de huit cents mètres de ligne, avec deux cent cinquante hameçons...

LE SUICIDÉ : Deux heures ?

LE PÊCHEUR : Oui... et à condition qu'il n'y ait pas déjà un gros poisson sur ma ligne. Si c'est un silure, une belle prise, de notre taille par exemple, pour le tirer ça peut demander jusqu'au petit matin...

LE SUICIDÉ : Et moi je devrai rester ici jusqu'au matin ? Excusez-moi, est-ce que vous avez toute votre tête ? Êtes-vous conscient de ce que vous me demandez ?!

LE PÊCHEUR : C'est vous qui me demandez si j'ai toute ma tête alors que vous êtes perché sur le rebord d'un pont et que j'essaie de vous sauver... Qui de nous deux a perdu la tête ?

LE SUICIDÉ (*dans le téléphone*) : Tu entends, mon amour, ce que cet homme me propose ; de patienter un peu, peut-être jusqu'au matin, quand il y aura cent mille voitures sur le pont... pour que toute la ville me voie sauter...

LE PÊCHEUR : Monsieur, je vous en prie, je ne suis pas venu ici pour vous déranger dans votre suicide ; je vous le jure, je sais ce que vous ressentez ! Quand on m'a annoncé que j'étais limogé, je suis sorti du bureau, je me suis assis dans ma voiture et j'ai pris la direction du pont de la "Gazelle", pour sauter dans le fleuve... La "Gazelle", croyez-moi, est beaucoup mieux adapté pour... pour... pour ce que vous voulez faire... Incomparablement mieux, plus sûr, plus pratique, et même, plus discret...

LE SUICIDÉ : Vous croyez ?

LE PÊCHEUR : Eh bien, s'il y en a un qui s'y connaît en ponts, c'est moi. Je vous explique : un saut du haut de "La Gazelle" vous garantit une profondeur d'environ vingt mètres, avec des tourbillons plus forts que ceux d'ici car les pilastres sont plus larges, de sorte que le courant est plus rapide, plus mouvementé. Ici, il arrive qu'il y ait des rescapés, mais là-bas – personne... tout au moins à ce que j'en sais depuis ces dix dernières années, depuis que je suis au chômage et que je navigue sur le fleuve... Là-bas, on n'en réchappe pas, mon ami.

LE SUICIDÉ : Ah bon, je l'ignorais...

LE PÊCHEUR : Si vous me l'aviez demandé avant de choisir cet emplacement, je vous aurais tout de suite indiqué un lieu plus sûr...

LE SUICIDÉ : Vous voulez dire qu'à partir du moment où j'avais décidé de sauter d'un pont, j'aurais dû fréquenter des pêcheurs et me renseigner pour savoir quel serait l'emplacement le plus approprié ?...

La réplique cynique est interrompue par la sirène d'un bateau, plus insistante et plus forte que la première fois. Le pêcheur se penche au-dessus de la rivière, par-dessus le parapet et lance à quelqu'un sur le bateau.

LE PÊCHEUR : Tout ira bien ! Pas de souci ! Passe ! Passe !

La sirène lui "répond" par un long et rauque sifflement.

LE PÊCHEUR : C'est mon ami, le capitaine, qui organise une tournée "by night" pour les touristes. Il offre un excellent programme à bord : de la nouvelle cuisine, des vins millésimés, un orchestre, des nanas avec spectacle sur la tige et striptease... Si un jour vous voulez vous éclater, comme on dit, vivre un moment inoubliable, je vous suggère d'aller passer une nuit sur son bateau... Il a actionné la sirène, maintenant, pour vous avertir, pour que vous ne tombiez pas accidentellement, car il y a deux mois il a subi une sérieuse avarie : un type est tombé de ce pont au beau milieu de son bateau, alors qu'il baladait une délégation étrangère, des hommes d'affaires. Il s'en est fallu de peu qu'il les écrase tous, les hôtes et le maire... Vous avez dû lire ça, c'était dans les journaux, à la télévision...

LE SUICIDÉ : Oui... mais maintenant, puisque nous avons discuté tout notre saoul, je vous demanderai...

LE PÊCHEUR : Ah ça c'est vrai ! Pour tout vous dire, ça fait une paye que je n'ai pas aussi bien discuté. Je ne me souviens pas d'avoir rencontré un homme, un vrai monsieur comme vous, avec qui j'aie pu parler à cœur ouvert comme nous venons de le faire, dans une totale et mu-

tuelle compréhension. Vous êtes, monsieur, permettez-moi de vous le dire, un homme rare, et ce n'est pas bien d'avoir décidé de... commettre... ce que, vraisemblablement, vous allez faire... C'est injuste... C'est lamentable, triste, c'est une tragédie, pas seulement pour vous, mais pour toute notre société, pour ce malheureux pays... Qui restera, si les gens comme vous disparaissent ?

LE SUICIDÉ : Je vous remercie... mais si vous le permettez, je voudrais...

LE PÊCHEUR : Vous savez, il y a tellement de racaille, de dépravés, de malfrats, de criminels, de malades en tout genre, à qui il ne viendrait jamais à l'idée de se tuer ; ils vivent et écrasent tout ce qui bouge autour d'eux, tandis que des hommes raffinés, à l'âme noble, intelligents et trop sensibles, laissent le champ libre à des scélérats et se réfugient dans la mort...

LE SUICIDÉ : Monsieur...

LE PÊCHEUR : Juste un instant, je vous en prie... Je vous en supplie. Voilà, je vous implore à deux genoux, au nom de tout ce que je vous ai dit jusqu'à maintenant : descendez de là, allons nous asseoir dans ma voiture, et je vais tout bonnement vous conduire au pont de la Gazelle pour vous montrer l'endroit d'où il faut sauter. Vous ferez votre petite affaire, puisque vous l'avez décidé, et moi je n'aurai pas de problème avec la police – ce qui me pend au nez si vous sautez d'ici et restez accroché à un de mes hameçons... D'ici jusqu'à la Gazelle, il ne nous faut pas plus d'un quart d'heure. A cette heure de la nuit, il n'y a pas de trafic, pas d'embouteillage...

Le Suicidé observe l'homme à genoux qui a joint les mains... puis il enlève sa montre de son poignet et la pose sur son manteau, où se trouvent ses autres affaires.

LE SUICIDÉ : Je regrette que nous nous soyons rencontrés dans de telles circonstances, Quand j'aurai sauté, prenez cette montre – c'est mon cadeau pour une conversation humaine dans des circonstances inhumaines... Pour que plus tard on ne vous cherche pas des noises en vous accusant de l'avoir volée, je vais le dire à ma.. ma... bref, ça n'a pas d'importance ce qu'elle est pour moi, car bientôt elle ne me sera plus rien du tout... (*D'un geste presté, il reprend le téléphone qu'il avait de nouveau posé à ses pieds.*) Mon amour... Tu m'entends ?... Allo !... Allo !...

En guise de réponse, on entend un grincement de pneus de voiture, suivi aussitôt de la voix de la Jeune Fille : "Je t'entends !"

LE PÊCHEUR : Elle est venue en taxi. Nous pourrions tous les deux le prendre jusqu'à la Gazelle...

La Jeune Fille, vêtue d'une cape noire, portant un volumineux radiocassette, un Ghetto Blaster¹, accourt vers le pêcheur. Le Pêcheur, troublé, contemple la jeune – très jeune Fille, et à l'évidence, n'arrive pas à établir un lien entre elle et l'homme au bord du pont ; il ne comprend pas ce qui les rapproche, et pourquoi une si belle Jeune Fille, presque une fillette, pleure, accourt et supplie un homme d'âge mûr pour l'empêcher de se tuer, car d'après tout ce qu'il a entendu et ce qu'il voit, elle semble l'aimer profondément. Le Suicidé regarde la Jeune Fille d'un air ahuri ; il est gêné qu'elle soit venue ; il désirait "partir" sans témoin, afin d'exécuter cette fin absurde dans le silence et la solitude.

LA JEUNE FILLE : Qu'est-ce que tu me fais, mon amour ?...
Notre accord ne prévoyait pas ce genre de séparation...
Tu me disais, tu m'avais promis de prendre soin de moi,
d'être toujours "mon bras de secours", de ne jamais me

¹ Lecteur de musique des années 70-80, connu pour sa taille démesurée et sa forte puissance de son. (*N.D.T.*)

laisser seule, dans l'état où tu m'avais trouvée cette nuit-là, perdue, sur le quai du Danube... Je voulais me tuer et tu m'as sauvée – je t'ai autorisé à me sauver, et maintenant tu ne m'autorises pas à t'aider, à te rendre la pareille ...

LE SUICIDÉ : Mon amour... Mon soleil... d'automne...

LA JEUNE FILLE : Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler "mon soleil d'automne"... Si toi, tu es arrivé à l'automne de ta vie, moi je suis à peine dans les premiers jours de mon printemps... Vraiment, tout ça n'a aucun sens. Ça fait un an que je me prépare pour ce rôle, que je prends des cours de diction, d'équitation, de chant, d'anglais, et même de danse depuis hier, à cause de cette scène en Argentine, sur laquelle tu as tellement insisté, sous prétexte que "le film devrait aussi se vendre en Amérique latine, si nous voulions rembourser tout cet argent". Moi, j'étais contre le fait qu'on augmente le budget avec ce tournage en Argentine, mais, comme toujours, je t'ai écouté et je me suis mise à étudier le tango argentin... Tu crois que c'est facile tout ce que tu m'obliges à faire pour que le film amortisse "les millions investis". Au début tu me disais : "Il n'y a pas de prix que je ne puisse payer pour faire de toi une vedette internationale !" Et ensuite ont commencé les jérémiades et les pleurs : que tu vas être en faillite, que le projet a échappé à ton contrôle, que tu as dû vendre tout ce que tu avais et t'endetter auprès de gens douteux, que ton Frère t'a "mis dans la merde jusqu'au cou", et que moi je ne suis qu'une débutante pour un rôle si important et si difficile...

LE SUICIDÉ : Qui t'a dit ça ? Qui t'a dit que je te traitais de "débutante" ?

LA JEUNE FILLE : Peu importe qui l'a dit, ce qui compte, mon cher, c'est que c'est la vérité ; je le sais très bien, je ne suis pas si stupide que tu le penses, surtout depuis ces

derniers mois. C'est justement parce que je le sais que j'ai pris la décision de me préparer pour le tournage comme une vraie professionnelle. Notre amour est une chose – si toutefois nous nous aimons toujours, amour pour amour, argent pour argent... (*La Jeune Fille remarque que l'inconnu est toujours agenouillé près de la barrière, la regardant avec des yeux ronds.*) Monsieur, que faites-vous à genoux ? Vous avez perdu quelque chose ?

LE PÊCHEUR : Je suis à genoux, mademoiselle, parce que j'implore votre... ami, de ne pas sauter de ce pont...

LA JEUNE FILLE : C'est vous le pêcheur, celui qui a jeté ses filets ?

LE PÊCHEUR : Et des lignes à hameçons multiples, mademoiselle...

LA JEUNE FILLE : Relevez-vous, s'il vous plaît... Ça me gêne de voir quelqu'un à genoux en train de supplier... J'ai moi-même vécu cela. Et c'est la plus grande humiliation de ma vie... Levez-vous, s'il vous plaît...

Le Pêcheur se relève, s'appuyant sur la barrière. Le Suicidé observe tantôt la Jeune Fille, tantôt l'abîme sous ses pieds.

LE SUICIDÉ : Là, il y a une lettre pour mon frère. Quand je serai parti, asseyez-vous tous les deux et lisez-la attentivement. J'y ai écrit tout ce que j'aurais voulu te dire maintenant, mais ici je ne peux pas, ce ne serait pas correct devant un inconnu... Monsieur, ce sont des choses trop intimes pour que nous en discutions devant vous...

LE PÊCHEUR : Je suis désolé, je ne peux pas m'esquiver comme la politesse l'exigerait devant deux êtres qui se séparent et désirent échanger leurs derniers mots, car, monsieur, dans ce cas précis, ma propre vie est en ques-

tion. Si vous restez accroché à l'un de mes hameçons, et que je vous sorte sur ma barque en croyant que vous êtes un poisson...

LE SUICIDÉ (*énervé par l'ennuyeux énergumène*) : Alors la police vous arrêtera parce que vous avez jeté vos...

LE PÊCHEUR : ... lignes à hameçons multiples.

LE SUICIDÉ : Et ils vous confisqueront tout ce que vous possédez, et vos enfants mourront de faim pendant que vous serez au bain ?!

LE PÊCHEUR : Moi, monsieur, je ne vous ai pas offensé. Je n'ai pas haussé le ton contre vous. Tout ce temps, je n'ai fait que vous supplier de me comprendre : je suis contraint de braconner pour survivre tant bien que mal. Je suis sans travail, monsieur... Mademoiselle, avant j'étais ingénieur...

LA JEUNE FILLE : Enchantée... Moi, je suivais des cours d'économie, jusqu'à ce qu'on m'emène sur un rafiot pour travailler au bar, danser, et... toute la suite... Ce monsieur m'a sauvée, et maintenant il veut se débarrasser de moi, car, semble-t-il, je l'ennuie et je lui coûte cher... Il m'a eue, pourtant, à bon prix et a exigé que je sois "toute à lui", mais il s'est emmêlé dans ses comptes...

LE SUICIDÉ : Arrête avec tes histoires. Quel rapport y-a-t-il entre mon amour pour toi et toutes les stupidités que tu débites ?! Tu te comportes comme la dernière des...

LA JEUNE FILLE : ... des traînées !

LE SUICIDÉ : Ce n'est pas ce que j'ai dit ! Ne m'offense pas en t'offensant toi-même... Tu pleurniches encore ?... Eh bien, maintenant je vais me tuer, non pas à cause de

mes problèmes mais pour ne pas te voir inonder le pont...

LE PÊCHEUR : Mon ami, mon frère, monsieur... Non, je vous en supplie, à genoux je vous en supplie...

Le Pêcheur s'est à nouveau agenouillé et a joint ses mains en prière. La Jeune Fille – courroucée, essuie ses larmes et jette sa cape noire, apparaissant dans un costume de danseuse de tango argentin. Dans une robe pourpre, avec des sandales à hauts talons, elle est le type même d'une beauté "latino-américaine". Fixant son ami toujours au bord du pont, elle appuie sur une touche du grand radiocassette qu'elle a posé sur la balustrade. Aux premiers sons du tango, elle pousse un cri et entame les premières figures.

LE JEUNE FILLE : J'ai appris ça pour le rôle, et surtout pour toi, monsieur ! Tue-toi, mais ça n'est pas fair-play de ta part ! Tu n'es pas un gentleman comme je le croyais ! Regarde encore ça, appris aussi pour toi, et après saute ! Tu as vu ? Tout ça pour toi seul ! Qu'est-ce que tu en dis, mon amour ?!

LE PÊCHEUR : Hé bien, si vous dansiez pour moi, je n'aurais pas envie de me suicider ! Bon sang, cet homme a-t-il des yeux pour voir ce qu'on voit ?!

La Jeune Fille danse, visiblement douée pour tout ce qui touche la gestuelle, le mouvement, et la séduction. Le Pêcheur, à genoux, sourit, puis se lève, soudain plein d'ardeur, et se joint à elle dans une danse fougueuse. Le Suicidé la regarde, il ne peut croire ce qui lui arrive, ce qui reste de son plan de se "retirer" de la vie en paix et en silence. Tandis qu'il danse avec talent, le Pêcheur lance à "l'ami" sur le rebord du pont...

LE PÊCHEUR : Quand j'étais jeune homme, je dansais dans un groupe de danses folkloriques de la section "art et culture" de la faculté des Sciences mathématiques !

J'étais l'un des meilleurs danseurs et l'un des meilleurs étudiants ! Et maintenant je ne suis plus qu'un pêcheur braconnier, un homme qui enfreint la loi et vit au jour le jour, à l'affût du poisson pour que la police ne le repère pas !... Un looser ! Un looser, monsieur !... Moi aussi, un jour, je finirai comme vous, seulement je ne me jetterai pas de ce pont, mais du haut de la Gazelle. Quand j'aurai décidé de partir, je sauterai de là où il n'y a pas de sauvetage possible – du pont sans retour !... Vous imaginez la honte si vous restiez accroché à mon hameçon, et que je sois obligé de vous en décrocher... avec toutes mes excuses, comme un gros silure !

Tandis qu'il parle et s'époumone en continuant à danser avec la "danseuse" au fort tempérament, sur le pont arrive le Capitaine, un homme en uniforme blanc, avec des galons dorés sur des épaulettes resplendissantes. Le Suicidé fixe le nouveau venu comme s'il voyait une apparition. L'homme en uniforme blanc ôte ses gants blancs et se signe. Devant la scène qui se déroule sur le pont, le Capitaine n'en croit pas ses yeux.

LE CAPITAINE : Mon Dieu... Est-ce que je vois... ce que je vois ?

LE PÊCHEUR : Capitaine, la demoiselle danse pour ce monsieur qui désire se tuer. Quant à moi, j'ai été irrésistiblement attiré par la musique !... Quand j'entends le tango argentin, c'est plus fort que moi, je ne peux pas me contrôler !

LE CAPITAINE : La demoiselle danse pour ce monsieur qui désire se tuer ?... C'est une danse rituelle ?

LE PÊCHEUR : Une danse vitale, mon capitaine ! Le monsieur a décidé de sauter du pont, de quitter la vie... alors nous dansons pour lui, pour qu'il change d'avis... qu'il renonce !

LE CAPITAINE (*les regardant, ne pouvant toujours croire ce qu'il entend*) : Vous dansez pour l'empêcher de se tuer ?

LA JEUNE FILLE : Je ferais tout pour qu'il change d'avis ! Capitaine, dansez aussi si ça vous tente !

LE PÊCHEUR : Peut-être préférez-vous une autre danse ?!

*Le Capitaine s'approche du **radiocassette** et appuie sur le bouton "stop". Dès que la musique cesse, la Jeune Fille et le Pêcheur s'arrêtent dans leur mouvement, comme figés, visiblement contrariés par la brusque interruption de leur danse.*

LE CAPITAINE : Mais, par Dieu, mes amis, qu'est-ce que vous êtes en train de faire-là ? Quel diable vous prend ?... Avez-vous toute votre tête, si j'ose poser la question ? Lui, il veut sauter, et vous, vous dansez, au lieu d'appeler la police, la capitainerie, les urgences...

LE PÊCHEUR : Mon Capitaine, permettez-moi de vous expliquer...

LE CAPITAINE : Pas d'explications ! Pas d'excuses, s'il te plaît ! Je t'ai permis d'amarrer ton rafirot dans le port réservé aux bateaux de plaisance, et voilà comment tu me remercies ! Tu fais joujou avec une fille mineure qui fait ses adieux avec son vieil amant prêt à sauter sur mon bateau et à occire mes hôtes, les touristes étrangers, de braves Norvégiens qui sont venus admirer les beautés de la ville, et qu'on devra renvoyer chez eux dans des cercueils à cause du *salto mortale* d'un malade ! Parfaitement, vous êtes un malade, mon cher ! Il faut vous soigner, et non vous jeter du haut des ponts pour écrabouiller les touristes sur les bateaux !... Vous êtes un fou dangereux !

LE SUICIDÉ : Je vous prie, mon Capitaine, de faire attention à vos paroles ! Avec tout le respect que je dois à votre uni-

forme, je ne tolérerai pas que vous m'offensiez ! Je ne suis pas un malade !

LE CAPITAINE : Pas un malade ?! C'est vous qui le dites, monsieur ! Vous vous tenez sur le parapet du pont prêt à vous lancer sur mon bateau et à tuer mes passagers, et c'est moi le malade qui vous offense pour éviter une tragédie, et pour que nos amis Norvégiens rentrent vivants chez eux... Comme si nous n'avions pas assez de scandales politiques, il ne nous manquerait plus que ça!

LA JEUNE FILLE : Monsieur le Capitaine, si vous me permettez, je vais vous expliquer de quoi il retourne car c'est moi qui le connais le mieux...

LE CAPITAINE : Une autre fois, mon enfant... Vous vous promenez à moitié nue sur ce pont, et vous allez provoquer une collision en chaîne à cause des automobilistes qui vous reluquent... Mais, vous, monsieur, qu'est-ce que vous êtes, si vous n'êtes pas un malade, comme vous l'affirmez, debout sur ce ponton ?

LE SUICIDÉ : Je suis un homme de parole, un homme qui tient à la dignité la plus élémentaire ; un homme que l'État a privé du droit de vivre comme un être humain. Puisqu'il en est ainsi, Capitaine, puisque je n'ai pas la possibilité de décider de ma vie, j'ai le droit – le seul qui me reste – de choisir comment en finir avec elle. Voilà comment je vais terminer...

Le Suicidé soulève une jambe comme s'il allait faire un pas dans le vide au-dessus du fleuve.

LE CAPITAINE : Arrêtez ! Arrêtez !... Juste encore une question... Je vous en prie, mademoiselle, je vous demande de ne pas hurler ! Je ne peux pas regarder des deux côtés à la fois !...

Le Capitaine tente de calmer la Jeune Fille qui crie et tente de franchir la barrière du pont.

LA JEUNE FILLE : Excusez-moi... Mon amour, je t'en supplie... ne m'abandonne pas parmi les bêtes féroces... Renonce, ou emmène-moi avec toi...

LE PÊCHEUR (*il s'agenouille de nouveau, montrant une photographie*) : Monsieur, regardez cette photo : la photographie de mes enfants. Prenez-la, et quand vous sautez, sachez que vous les aurez tués eux aussi...

LA JEUNE FILLE : Nous sauterons ensemble, mon amour...

LE CAPITAINE : Est-ce que je peux placer un mot ?!... J'ai laissé mon bateau avec deux cents passagers à bord – pour la plupart des hôtes de la froide Norvège – pour écouter ici des hurlements et des appels au secours !... Monsieur, avant que vous ne sautiez, j'ai encore une question à vous poser...

LE SUICIDÉ : Soit, je sauterai immédiatement après.

LE CAPITAINE : Êtes-vous encore capable d'éprouver un sentiment humain, un minimum de compréhension envers vos congénères, ou bien êtes-vous verrouillé dans vos problèmes personnels et votre vie ?

LE SUICIDÉ : Vous voulez savoir si j'ai bien réfléchi à ce que je ferais "subir" aux autres, si je me tuais ?

LE CAPITAINE : Je pense, concrètement, très concrètement, aux habitants de cette ville, aux millions de gens qui vivent dans cette ville, qui aspirent à une vie plus belle, espèrent en l'avenir, en des lendemains meilleurs... Par votre stupide décision, vous leur enlevez leur précieuse espérance ; vous vous comportez comme le pire des égoïstes. Moi, et moi, et moi ! Il n'existe personne

d'autre au monde ! Prenez mon cas : je suis arrivé dans ce port à dix ans, affamé, pieds nus, transi de froid, en pleurs, terrorisé par ce grand fleuve, cherchant à travailler, à faire n'importe quoi... Pendant vingt longues années j'ai accompli les travaux les plus pénibles, les plus repoussants, pour survivre et me scolariser. Et pendant vingt autres années j'ai investi dans cet uniforme et dans le développement touristique de la ville. J'ai commencé comme laveur de chiottes dans les remorqueurs, afin de porter aujourd'hui cet uniforme de capitaine avec des épaulettes dorées, que vous allez souiller, salir et piétiner, parce que vous avez décidé de vous débarrasser de la vie, sans tenir compte des conséquences pour autrui... En plus, je souffre d'insuffisance rénale et la question se pose : verrai-je le sapin de Noël, cette année ?...

LE PÊCHEUR : Il va tous nous pousser dans la tombe, collectivement...

LE SUICIDÉ : Capitaine, que voulez-vous dire au juste ?

LE CAPITAINE : Je veux dire que des gens comme moi, ou comme ce pêcheur, il y en a au moins cent mille, attachés à leur travail et à la vie sur ce fleuve qui a déjà une assez mauvaise réputation à cause des gens comme vous – les égocentriques, les farfelus, les égoïstes, les détraqués...

LE SUICIDÉ : Ne m'offensez pas ! Je suis venu ici pour en finir en paix avec moi-même et avec la vie, et vous me tenez un sermon qui m'offense dans mes derniers instants !

LE CAPITAINE : Arrête de le prendre sur ce ton avec moi !... Je te demande, d'homme à homme : étais-tu obligé de venir précisément sur ce pont pour me flanquer la trouille quand je navigue dans le coin ? Parmi toutes les possibilités de suicide, il a fallu que tu trouves ce pont ! Et puisque nous parlons de cela, encore une chose : est-

ce qu'un homme a le droit d'écourter sa vie, si par cet acte il raccourcit la vie des autres, celle de tous ceux que tu n'aurais pas tués en sautant droit sur leur tête – mes passagers, par exemple – si je ne t'avais vu sur cette plateforme ?

LE PÊCHEUR : Et si je ne vous avais pas fait de grands signes, mon capitaine...

LA JEUNE FILLE : Et si moi je n'avais pas mis à fond la musique...

LE CAPITAINE : Ne m'interrompez pas ! Ne m'interrompez pas, je ne le répéterai pas ! Je disais donc : ceux que vous n'auriez pas tués d'un saut direct sur la tête, vous les auriez tués en ruinant la bonne réputation de notre tourisme fluvial, dans lequel ont été engloutis des décennies de travail, des générations d'employés, des millions et des millions de gros sous... Quand vous avez songé à vous tuer, il ne vous est pas venu à l'esprit de choisir un autre endroit ? Parmi toutes ces montagnes, ces précipices, ces forêts, ces grottes, ces voies ferrées, ces greniers pleins de toiles d'araignées... vous avez décidé de sauter précisément de ce pont sur le Danube pour anéantir ma vie car, après la mort de mes touristes, je n'aurais pas d'autre choix que de donner ma démission, et – sans doute, pour autant que je me connaisse – de me tirer une balle dans la tête avec mon pistolet de fonction ; mon honneur de capitaine ne m'autoriserait pas à continuer à vivre avec sur mon âme la mort d'innocents qui m'ont confié leur vie en embarquant sur mon bateau ! Sans parler des familles des victimes, des enfants, des femmes, des maris, des mères... Concertez-vous avec vous-même, mon ami, décidez du jour où vous sauterez pour me le faire savoir. Passez une annonce : "Nous sautons le mercredi, ou le vendredi ou le dimanche, de minuit à deux heures du matin". Vous, vous sautez, moi j'attends, et chacun fait son boulot... Et

s'il arrive qu'une semaine vous êtes plusieurs, vous pouvez même sauter en groupe... Monsieur, êtes-vous vraiment obligé de vous tuer ?

LE SUICIDÉ : Malheureusement, je pense avoir épuisé toutes les possibilités d'une vie normale, ce qui – je l'affirme à nouveau – ne signifie pas que je sois malade ou fou... Ce n'est pas une maladie, c'est une attitude.

LE CAPITAINE : Oooh, mère chérie, pourquoi ne m'as-tu pas abandonné dans la forêt pour que les loups me dévorent !... Mon père était forestier – il n'a jamais mis le nez hors de la forêt, il nous entretenait, nous, ses neuf enfants, dont cinq ont perdu la vie à cause des bêtes sauvages, des serpents, et des champignons... Mon frère aîné est mort gelé dans son lit... Les premières chaussures, je ne les ai vues qu'en arrivant en ville ; je regardais les gens, je m'étonnais, ils n'avaient donc pas d'écorces de bouleau pour se les enrouler autour des pieds ?... Et maintenant, je suis là, sur un pont, à supplier un fou et ses deux amis détraqués, qui dansent pour lui avant son suicide, de ne pas me gâcher la vie et que ne se répète pas l'affaire d'il y a deux ans, quand un homme a sauté sur le pont de mon bateau et a écrasé la moitié de mon orchestre... Quatre musiciens hors pair, qui ont laissé des orphelins derrière eux... À l'époque je ne me suis pas tué, pensant que c'était un accident, mais depuis c'est devenu une épidémie... Ah, si une seule fois dans ma vie je pouvais naviguer sur les océans, là où il n'y a pas de ponts, où le capitaine passe son temps à contempler le vol des mouettes dans le ciel azuré et non – comme moi – à appréhender qu'un homme-obus ne lui tombe sur la tête...

LE PÊCHEUR : J'ai été témoin de ce drame ; j'étais en train de sortir mes lignes, quand j'ai entendu le hurlement du suicidé, puis le cri des musiciens, et pour finir une

fausse note du violon... tsi, tsi, tsi... Le violoniste dans son dernier rôle n'avait pas lâché son instrument...

LE CAPITAINE (*il regarde le Pêcheur, s'étonne de ce que celui-ci raconte*) : Toi, tu as entendu une fausse note ?

LE PÊCHEUR : Parfaitement, mon capitaine. D'abord c'est le suicidé qui en sautant a crié : "Écartez-vous ! Écartez-vous !", quand il a vu qu'il tombait sur l'orchestre, et après on a entendu un "patatras !" suivi d'un... tsi, tsi, tsi...

LE CAPITAINE : Tsi, tsi, tsi ? Il aurait fallu qu'il continue à jouer juste après l'écrabouillage de l'orchestre ?! Mon Dieu, ce qu'un homme peut raconter quand il a été témoin d'une tragédie ?! Dites-moi, j'ai une dernière question à vous poser : physiquement êtes-vous tout à fait sain ?

LE SUICIDÉ : Que voulez-vous dire, capitaine ?

LE CAPITAINE : Je veux dire ce que je demande ; est-ce que vous êtes un homme physiquement en bonne santé, mis à part l'âme et la cervelle ? Est-ce que vous souffrez d'une grave maladie, de quelque chose qui vous aurait brisé et amené jusqu'ici ?

LE SUICIDÉ : À ma connaissance, non... (*à la jeune Fille*) Que fais-tu, mon amour ?... A qui envoies-tu des SMS pendant que nous parlons ?

La Jeune Fille, tournant le dos au Suicidé, depuis un long moment déjà tapote sur son téléphone portable, visiblement elle est en pleine querelle avec une autre personne, très importante pour tout ce qui se passe.

LA JEUNE FILLE : Tu veux vraiment que je te le dise ? Je ne veux pas te mentir au moment de notre dernière sépara-

tion. Je parle avec ton frère, le producteur, celui que tu laisses sur le carreau...

LE SUICIDÉ : Tu n'as pas la patience d'attendre que je sois parti pour lui annoncer la bonne nouvelle ?

LA JEUNE FILLE : Tais-toi ! Honte à toi !... Tu es vraiment – un malade ! Le capitaine a cent pour cent raison ! Physiquement tu es plus solide que moi, bien que j'aie trente ans de moins que toi, mais dans ta tête tu es totalement à l'ouest ! Tu nous soupçonnes ton frère et moi, imbécile !

LE CAPITAINE : Mademoiselle, calmez-vous ! Il ne manquerait plus que vous ayez une crise de nerfs, pour vous jeter du pont vous aussi... Calmez-vous, et si vous le pouvez, dites-moi, quel est son problème ? Quel est le problème majeur ?... À ce que je vois, vous êtes très proche de lui pour vous mettre dans cet état et pleurer à ce point...

LE JEUNE FILLE : Monsieur le capitaine, c'est un homme fini sur le plan financier ; il est resté sans le sou, et s'est endetté auprès de certaines personnes qui menacent maintenant de le liquider. Ils m'ont appelé au téléphone, et m'ont dit qu'ils me kidnapperaient, et qu'ils me feraient subir tout un tas de choses si dans une semaine il ne leur rembourse pas leurs cent mille euros...

LE SUICIDÉ : Boucle-la ! Qu'est-ce qui te prend de raconter ça à des inconnus ?! Tu veux que je repasse cette barrière et que je t'étrangle, pauvre folle ! Ooh, ma mère ... qu'ai-je fait pour en arriver là !

Le Suicidé s'appuie contre la balustrade en posant sa tête sur le garde-fou. Le Capitaine s'approche de l'homme brisé, visiblement à ce point détruit qu'il n'a même plus la force de sau-

ter dans le fleuve. Lui tapotant l'épaule, il tente de le calmer, de le consoler.

LE CAPITAINE : Mon ami, si ce n'est pas un problème de santé qui est en question, par exemple une maladie incurable, l'argent on peut toujours en trouver, en fabriquer ou en gagner... Qu'est-ce que vous êtes de profession ?

LE SUICIDÉ : Un Imbécile... un Idiot... un Crétin...

LE CAPITAINE : Ça, je le vois. Mais, qu'est-ce que vous étiez, avant de devenir un imbécile, un idiot et un crétin ?

LA JEUNE FILLE : Il est architecte... Un grand architecte. Un architecte de génie !

LE CAPITAINE : Architecte ? Vous plaisantez, jeune fille ?

LA JEUNE FILLE : Non, capitaine... Il a travaillé à l'étranger, il a construit des maisons pour les gens fortunés dans le monde entier, mais il n'a jamais su se faire payer à sa vraie valeur. L'argent le fuit...

LE CAPITAINE : Bon, ce n'est pas le plus important pour l'instant. L'important est que monsieur soit architecte... un bon architecte... Comme les voies du destin sont étranges !

Le Capitaine sort son téléphone portable de la poche de son uniforme, continuant à regarder l'homme plié en deux sur la rambarde du pont.

LE PÊCHEUR : Il me semblait bien... ce monsieur me rappelait quelqu'un... J'avais d'abord pensé que c'était un chanteur de chansons mexicaines...

LE CAPITAINE (*s'adresse à quelqu'un dans le téléphone*) : Bato, j'ai réglé ton problème, je t'ai trouvé un archi-

tecte... Excuse-moi de t'interrompre dans ton travail, je sais que tu travailles jour et nuit, mais la situation est alarmante, on ne peut pas différer... Pas maintenant, Bato, je ne peux pas t'expliquer de qui il s'agit ; ça fait deux heures que je suis sur un pont, et j'ai laissé mon bateau rempli de touristes norvégiens... L'homme est un génie, crois-moi... Il a quelques problèmes financiers, mais il est prêt à bosser dur, il va te construire une marina du tonnerre ! Il a travaillé dans le monde entier... Il ne peut pas te parler, il veut se suicider, mais pas de souci, il va se rétablir... Le plus important, c'est qu'il soit physiquement en parfaite santé... Crois-moi : s'il veut se suicider, c'est que c'est un génie... Quand est-ce qu'il peut venir ?... À neuf heures, d'accord...

LA JEUNE FILLE : Tu vas avoir du travail, mon amour. Tu entends, on va te confier un grand chantier !

LE CAPITAINE : Bato, tu sais que tu commences à m'inquiéter. Ça fait dix ans que tu ne dors pas, et à chaque fois que je t'appelle tu es en train de travailler... Tu devrais faire une petite sieste d'une demi-heure, l'après-midi... Oui, il viendra à neuf heures... Mais, dis-moi, j'ai l'impression que tu parles la bouche pleine ?... Tu manges encore ? Bato, tu n'arrêtes pas de bâfrer !... Tu ne laisses pas ta mâchoire se reposer une minute ! Allez, ciao.

LE PÊCHEUR : Il a le boulot ?

LE CAPITAINE : S'ils se mettent d'accord, s'ils trouvent un intérêt commun, il pourra participer au projet de la plus grande marina jamais construite sur le cours du Danube ; un budget de deux cents millions d'euros !

LA JEUNE FILLE : Deux cents millions d'euros ? Je sens que je vais m'évanouir...

Le Suicidé lève la tête, regarde l'homme en uniforme ; il n'arrive pas à croire à l'histoire qu'il vient d'entendre.

LE SUICIDÉ : De quelle marina est-il question, capitaine ?

LE CAPITAINE (*lui tend sa carte de visite*) : Allez chez Bato à neuf heures, il vous expliquera tout ; moi je n'entends rien aux projets mégalos qu'il passe sa vie à élucubrer. Avec lui, rien en dessous de cent millions. Il était déjà comme ça quand il était petit, quand nous vivions dans notre cabane au fin fond de la forêt. Je lui disais : "Allez Bato, on va construire une chambre, qu'on ne soit plus onze à dormir dans une pièce de cinq mètres carrés." Et lui riait et me disait : " On va construire onze étages, ou – rien. Je ne veux pas me salir les mains pour une chambrette. – Mais, à quoi ça nous servira une maison de onze étages dans la forêt, Bato ? – On aura chacun son étage !" (*jetant un coup d'œil au port*) Oh là là ! C'est mon bateau qui fiche le camp ?! C'est pas possible ?!... Prends cette casquette, donne-la à mon frère, il saura pourquoi je la lui envoie...

LE SUICIDÉ : Je vous remercie, mon capitaine...

LE CAPITAINE (*observe le port avec les jumelles, après avoir donné au Suicidé sa casquette d'officier, ornée d'une ancre dorée au-dessus de la visière*) : Ça va, le bateau est retenu par une corde. J'espère qu'elle tiendra bon jusqu'à ce que j'arrive... Les touristes paniquent un peu, mais ils se souviendront de tout ça avec nostalgie dans leur long et froid hiver norvégien. J'y vais... Vous, tâchez de ne pas vous jeter sous un tram quand vous traverserez la rue près du bureau de Bato... Bon sang, la corde a rompu ! Saloperie de corde ! Mes touristes vont tous y passer !

Le Capitaine part en courant, et le Pêcheur regarde au loin le bateau dans le port.

LE PÊCHEUR : Il a amarré son bateau à la va-vite, quand il nous a vus ici... S'il se met à dériver contre les bateaux-restaurants, c'est la fin assurée pour une centaine de personnes. Quelle tragédie !

Le Suicidé et la Jeune Fille regardent ce qui se passe dans le port, mais ne voient pas très bien.

LA JEUNE FILLE : Le capitaine est un homme exceptionnel, je suis sûre qu'il évitera la tragédie... On dit qu'il est le meilleur capitaine sur le moyen cours du Danube...

LE PÊCHEUR : Et même plus... Mais il y a cinq ans, son bateau s'est détaché, et a entraîné avec lui une dizaine d'embarcations, à la queue leu leu... Certains passagers se sont sauvés, d'autres se sont noyés, et certains ont disparu... C'est le risque de la vie sur le fleuve... Moi, la moitié de ma famille s'est noyée en sortant les filets et les lignes... J'en ai plus repêchés que de poissons... Hé... qui ne connaît pas le fleuve, ne connaît pas l'eau...

LE SUICIDÉ : C'est moi qui serai responsable si le bateau entraîne toute une flottille et fait périr tous ces gens...

LE PÊCHEUR : Mais non... pourquoi ce serait de votre faute ?... À la place du bateau, ç'aurait pu être un avion qui vous aurait survolé. Le pilote, en vous voyant, aurait décidé d'atterrir sur le champ le plus proche pour vous sauver, au risque que l'avion prenne feu et que tous les passagers y passent... Vous n'avez pas fait de grands signes de main, vous n'avez appelé personne, vous n'avez demandé aucune aide, vous avez voulu vous tuer dans la plus grande discrétion, en vrai monsieur... ai-je tort ? Non... Qui a demandé au capitaine de venir ici et d'amarrer son bateau à la va-vite, alors qu'il avait deux cents passagers à son bord ?! Et même si vous aviez sauté, ce ne serait rien en comparaison de deux cents personnes qui risquent la mort si le bateau heurte un des

piliers du pont ; il se cassera en deux comme une allumette, et qui sait s'il y aura des survivants ? s'il en restera même un seul en vie... L'eau n'est pas la neige, pour s'amuser à faire de la luge, du ski et des batailles de boules de neige...

Tandis que le Pêcheur évoque des catastrophes, les yeux fixés au loin, en direction du port, le Suicidé refranchit la barrière, revient sur le pont, avec un sentiment d'horrible culpabilité ; comme s'il était responsable de tous les noyés de ces cent dernières années.

LE SUICIDÉ : Si j'avais su tout cela, jamais je ne serais venu sur ce pont... Je me serais jeté sous un train...

LE PÊCHEUR : Ce qui est fait est fait, mon ami... Mais, allez là-bas, pour qu'on construise enfin cette marina et qu'on puisse amarrer les bateaux correctement, qu'ils ne se détachent pas avec tous ces braves gens à bord... Allez-y, et quand vous aurez construit cette merveille, souvenez-vous de moi ; vous aurez peut-être une petite place pour ma barcasse de sept mètres...

LA JEUNE FILLE : Tu pleures, mon amour ?... Oooh, mais tu pleures... C'est bon signe ! Il pleure ! Ses émotions reviennent !... L'homme qui pleure a de l'espoir... Partons, mon amour... Et merci à vous, monsieur ! Au nom du ciel, merci !... Votre bonté l'a fait fondre en larmes !... Ce peuple vivra, tant qu'il y aura des pêcheurs sur le Danube...

La Jeune Fille emmène le Suicidé en chaussettes, le tenant par la taille. Dans le chaos général causé par le bateau du Capitaine, ils oublient d'emporter les affaires – l'imperméable, les chaussures, le portefeuille, les clés de la voiture, la montre, la lettre, et le grand radiocassette. Le Pêcheur, les yeux fixés au loin sur le "drame" du fleuve, lève ses bras en l'air et s'écrie, tout heureux...

LE PÊCHEUR : Ça y est ! Il a sauvé le bateau ! Il est arrivé à temps !... Il l'a rattrapé à la nage au dernier moment ! Les touristes l'ont échappé belle !... Quelle chance dans le malheur !... Il y en a bien une dizaine qui seraient restés accrochés à mes hameçons !...

Au loin la sirène du bateau retentit, le Pêcheur sort de sa poche un sifflet et répond par trois longs sifflements. Et tandis qu'il fait des gestes de la main en direction du Capitaine, on entend le moteur d'une puissante moto, le freinage et le bruit des pas du Frère du Suicidé – un homme en blouson noir avec un casque sur la tête. Le Pêcheur ne semble pas surpris.

LE FRÈRE : Où est-il ?... Où est mon frère ?

LE PÊCHEUR : Qui êtes-vous, monsieur ?... Oh, pardon ! vous avez dit qu'il était votre frère... Eh bien voilà, pour tout vous dire, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir... Je l'ai vu ici, sur le bord du pont, de ma barque de pêcheur, pendant que je jetais les lignes...

LE FRÈRE : Vous êtes pêcheur ?

LE PÊCHEUR : Oui, comment le savez-vous ? Oh pardon ! J'ai parlé de ma barque, et je suis habillé en pêcheur...

LE FRÈRE : Bonhomme, je vous demande où est mon frère ?!

En guise de réponse, le Pêcheur tend la main vers le fleuve. Le Frère le regarde, puis tombe à genoux, serrant de ses mains les barreaux de la balustrade.

LE PÊCHEUR : Monsieur, je vous en prie... Ça ne veut pas dire qu'il est mort. Il y a beaucoup de cas où les gens ont refait surface sur la rive. Ce pont n'est pas sûr pour les suicides. Si je devais lui donner une note, il n'obtiendrait pas plus de dix sur vingt.

LE FRÈRE : Ce sont ses affaires ?

LE PÊCHEUR : Oui... Mais, ne touchez à rien jusqu'à ce que la police arrive... En fait, vous pouvez prendre la lettre que votre frère vous a laissée... Je tournerai le dos pour ne pas voir... car, en tant que témoin, je vais être obligé de dire tout ce que j'ai vu...

Le Frère prend la lettre, s'appuie sur la barrière et regarde dans l'obscurité au-dessus du fleuve.

LE FRÈRE : Vous dites qu'il y a des cas où la personne a refait surface ?

LE PÊCHEUR : La semaine dernière un homme avait sauté, et il est ressorti pile devant le café de la rive, De joie, il a tellement bu qu'il en est mort... C'est finalement un "trop plein de liquide" qui l'a tué... Si votre frère ne boit pas, il a ses chances...

Le motard regarde le Pêcheur comme si celui-ci n'avait pas toute sa tête, se retourne et s'éloigne, on entend le départ du puissant bolide. Regardant autour de lui, le Pêcheur ramasse toutes les affaires et s'éloigne, portant "l'héritage" dans ses bras.

II

LE PLAN GRANDIOSE DE LA CONSTRUCTION DE LA MARINA "LE RÊVE ENSOLEILLÉ"

La barrière du pont du Danube s'ouvre, se divise en deux parties, et en s'écartant forme la corniche décorative du bureau-entrepôt du frère du Capitaine – le Businessman, l'homme qui, selon les mots du Capitaine "a toujours été enclin à la mégalomanie".

De l'obscurité de l'entrée, arrive le Businessman, le propre frère du Capitaine, approximativement du même âge, mais qui, en raison de la quantité de nourriture ingurgitée lors de "déjeuners d'affaires" durant de longues années, ressemble plus à un zeppelin qui marche ; il se dandine dans un complet-veston, portant beau ses cent cinquante kilo.

Une fois dans le bureau, il tire sur la cordelette d'une grande toile enroulée, qui retombe derrière lui sur toute la largeur du bureau, reproduisant le cours du Danube à travers plusieurs villes d'Europe. Sur la carte figure le plan du futur port que le Businessman a l'intention de construire dans un très proche avenir. Derrière l'homme énorme entrent le Suicidé-Architecte et la Jeune Fille en costume de danseuse argentine, s'étonnant, tantôt de la carte grandiose, tantôt du volume de l'homme, qui malgré son embonpoint éléphanterque, continue d'avalier des sandwiches au kilomètre. Quand il a fini de déployer la toile spectaculaire qui s'étend sur tout le bureau, le Danube apparaît sur toute sa longueur, s'écoulant depuis sa source, en haut du cylindre rotatoire comme du haut d'une montagne, jusqu'à la Mer Noire, baignant les rives de grandes et célèbres villes... Avec un soin particulier a été peint le

plan de la future marina – "Le Rêve Ensoleillé", un magnifique projet pour la vie des bateaux et des gens... L'Architecte et La Jeune Fille regardent en souriant la carte. Visiblement, ils sont venus sans s'être reposés. Le prétendant au suicide a apporté un catalogue des constructions qu'il a conçues pendant toute sa carrière, afin de se présenter comme un expert chevronné.

Le Businessman se plante devant la carte et avec fierté contemple le fleuve, les villes, les ponts et le futur port. Sa bonne humeur est gâchée par la casquette du capitaine qu'il a remarquée dans la main du Suicidé.

LE BUSINESSMAN : C'est mon frère qui me l'envoie ?

LE SUICIDÉ : Oui... Il m'a demandé...

LE BUSINESSMAN : Qu'est-ce qu'il a dit ? Il a dit, donnez cette casquette à mon frère le mégalo... C'est bien ça ?

LE SUICIDÉ (*sourit, haussant les épaules*) : Eh bien, pas tout à fait comme ça... mais pas loin... Je vous en prie...

LE BUSINESSMAN (*de sa main gauche prend la casquette, et de sa main droite tend un long sandwich au Suicidé*). Prenez-en un bout... J'en ai acheté quatre-vingts centimètres... Prenez-en un morceau, ne vous gênez pas...

LE SUICIDÉ : Je manque d'appétit en ce moment...

LA JEUNE FILLE : Moi, je veux bien, cinq ou six centimètres, pas plus...

LE BUSINESSMAN : Allez, cassez-en un bout... Je les achète au mètre... "Quel sandwich désirez-vous ?" me demande la vendeuse, et moi : "Ma foi, peu importe, mais un bon mètre..." Je mange ou je ne mange pas ; je construis ou

je ne construis pas ; je fais des affaires et de l'argent ou je reste assis sur mon derrière et je mange... Vous êtes sûrs de ne pas en vouloir un petit bout ?... Bon... Moi je suis obligé de manger. Je suis toujours à courir après le temps, les plannings, les papiers, les projets, les contrats de centaines et centaines de millions d'euros ou de dollars... et c'est sans doute ça qui provoque chez moi un stress chronique, que je calme par la nourriture. Je m'empiffre comme un goinfre, jusqu'à éclater. Je ne peux pas me lever de table, tant que je n'ai pas dévoré tout ce que je vois dans le restaurant. Quand on me répond : il n'y a plus rien dans la cuisine, je change de resto, et je continue... Cette glotonnerie aura raison de moi, je me dégoûte moi-même... Pardonnez-moi, hier soir j'ai avalé un agneau entier, avant le dîner... Quand mes partenaires d'affaires sont arrivés, et qu'ils ont vu la montagne d'os, j'ai été obligé de leur raconter qu'il y avait un mariage, et que les convives venaient de partir. Parfois il me passe même par la tête de sauter d'un de ces ponts, mais avec un estomac pareil je crains de ne pas couler de plus de cinquante centimètres... Je me couvrirais de ridicule. Les journaux écriraient : il n'a pas réussi à couler !... Eh, la vie, la vie... Comme l'a dit ce célèbre artiste américain : toute ma vie je me prive pour mieux manger.

LE SUICIDÉ : Donc, c'est le plan de la future marina ?

LA JEUNE FILLE : Ça semble vraiment génial !

LE BUSINESSMAN : Pendant un moment j'avais pensé me faire arracher toutes les dents... Vous voyez ces livres sur la table ? Eh bien, le plus gros, c'est celui du plus grand cuisinier du monde. Quand je ne mange pas, je m'assois et je regarde les images. Les gens lisent de la littérature classique, moi je lis les recettes de cuisine et je regarde les photos de cailles rôties... Je préfère cent fois plus contempler le portrait d'un cochon grillé, que

celui d'un grand écrivain... Dites-moi, est-ce normal, ça, monsieur ? Est-ce normal que je sois plus attiré par les recettes de cuisine que par la poésie, les romans ou les essais...

LE SUICIDÉ : Que vous dire ?... Après tout ce que j'ai fait cette nuit, ce n'est vraiment pas à moi de juger de ce qui est normal ou non... Cette marina est planifiée dans un grand méandre du fleuve...

LE BUSINESSMAN : Vous êtes un monsieur bien élevé, et vous ne voulez pas dire que je suis tout simplement un porc, comme le dit mon frère aîné qui est psychiatre... Quand on s'est rencontré au salon nautique où je voulais m'acheter un yacht de deux cents mètres, comme tous les gens réussis, pour frimer un peu sur la Côte d'Azur, il m'a dit : "Plutôt que tout ce binz de bateaux et de yachts, tu ferais mieux de t'acheter une bonne ancre, de te l'accrocher autour du cou et de sauter avec du haut d'un pont..." Voilà, ce que m'a dit mon propre frère, le psychiatre. Alors maintenant, vous voyez dans quelle situation je suis... tout flanche, le cœur, le foie, l'estomac, les reins... Plein aux as, mais la santé en ruine... Je me suis marié trois fois, rien qu'avec des cordons bleus... Et toutes les trois ont rendu l'âme – devant le fourneau...

LA JEUNE FILLE : Est-ce que vous avez expérimenté le régime aux fruits ?

LE BUSINESSMAN : Eh, ma petite, ma chère enfant... Il n'y a pas un régime au monde que je n'aie pas essayé, en énormes quantités... Il y a une dizaine de jours, je suis allé voir un thérapeute reconnu pour les troubles psychosomatiques, et qui a fait fondre leurs kilos aux plus célèbres personnalités de ce monde. Eh bien, pendant que j'attendais qu'il me reçoive, j'ai avalé un panier de raisins gros comme ça. Tout, grain par grain... Tap, tap, tap... Quand la secrétaire est venue m'appeler, elle a fail-

li s'évanouir. Elle s'est écriée : "Monsieur, vous avez mangé tout ce raisin ? – Oui, mademoiselle. Je vous en rachèterai cent kilos. – Non, ce n'est pas le problème, mais c'étaient des raisins en plastique !" Quand j'ai entendu cela, je me suis précipité pour sauter par la fenêtre, mais on était au rez-de-chaussée...

LA JEUNE FILLE : Quelle chance dans le malheur !

Pendant que le Businessman continue de raconter ses problèmes, le Suicidé-Architecte fait le tour de la carte, regardant attentivement le futur port. L'homme corpulent s'approche de la table et prend une feuille de papier, la présentant comme une "preuve cruciale".

LE BUSINESSMAN : Je vous en prie, monsieur, regardez ce que m'a prescrit ce célèbre thérapeute, pour un régime sûr à cent pour cent, quand il a appris par la secrétaire que j'avais avalé son raisin en plastique dans la salle d'attente... Voilà ce qui est écrit : "Régime pour une semaine, perdez tous vos kilos..." , tous vos kilos, il l'a souligné en rouge... Et écoutez, ce qu'il me conseille...

Lundi : Trois litres de thé vert, deux biscottes et deux œufs à la coque...

Mardi : Rien...

Mercredi : Quatre litres de thé vert, salade verte et deux œufs à la coque... Tout est vert, sauf les œufs...

Jeudi : Rien... une promenade. Le plus possible de promenade, pour m'épuiser et que je meure sans doute, en me baladant...

Vendredi : Cinq litres de thé vert, trois biscottes, deux blancs d'œuf.

Samedi : Six litres de thé vert, et avant de se coucher une tasse de thé et deux cuillers à soupe de flocons d'avoine.

Dimanche : La poutre, la corde et la chaise...

Le Businessman regarde d'un air abattu le Suicidé et son amie, comme pour dire : que faire après tout cela ? Le pré-tendant au suicide, visiblement, n'est pas très intéressé par les peines de l'homme obèse, il est plus attiré et excité par le futur projet.

LE SUICIDÉ : Le port s'étendrait, si le plan est précis, sur une surface de plus de dix hectares...

LE BUSINESSMAN : Et maintenant dites-moi : que doit-on faire quand l'un des plus célèbres spécialistes au monde vous prescrit : la poutre, la corde et la chaise... tout cela à cause d'un plateau de raisin en plastique... Même si j'avais bouffé sa voiture neuve, il n'aurait pas dû m'écrire une chose pareille. (*Le gros homme retourne à la table de travail et avec résignation jette "l'ordonnance de régime", prend en main une longue baguette pour l'analyse du plan.*) Je vois, monsieur, que mon problème personnel ne vous intéresse guère, vous n'avez d'yeux que pour ce projet...

LE SUICIDÉ : S'il y a quelqu'un qui peut vous comprendre, monsieur, c'est moi... Si votre frère, le capitaine, n'était pas venu, nous ne nous serions jamais rencontrés... J'étais sur ce pont, je me tenais précisément ici... quand il est arrivé...

LE BUSINESSMAN : Puis-je vous dire quelque chose, qui, habituellement, ne se dit pas à un homme que l'on rencontre pour la première fois ? Mon frère est un crétin, c'est lui qui m'a entraîné dans toute cette histoire. Moi, ma vocation c'était l'aviation – dans mon enfance, je regardais le ciel à travers les branches de notre forêt, rêvant qu'un jour je construirais des avions, et volerais, mais mon rasoir de frère me suppliait : construis plutôt un port, afin que j'aie un endroit pour attacher mon bateau, quand j'en aurai un... Et le port par-ci, et le port par-là, et encore le port... Comme je vous l'ai déjà dit,

moi quand je construis une chose, je ne sais pas m'arrêter !... Voilà, c'est comme ça qu'avec cette marina j'ai planifié également trois cent mille mètres carrés d'immeubles de bureaux, avec une centaine de terrains de sport, et un port pour amarrer deux mille bateaux, de tous tonnages... Quand mon frère a vu ce plan, il a gémi : "Je ne t'ai pas demandé de construire un nouveau New York, je voulais seulement un point d'ancrage dans un port sécurisé..."

LE SUICIDÉ : Sincèrement parlant, à première vue, le projet semble un peu...

LE BUSINESSMAN : Mégalomane ? Je sais qu'il l'est ! Mais – comme je vous l'ai déjà dit – ou je construis pour en mettre plein la vue, ou je reste assis sur mon derrière et je mange ! Je ne supporte pas les solutions de compromis ! Acceptez-vous d'en faire partie – d'être la carte maîtresse de la future équipe d'architectes ? Le chef de l'équipe, l'âme et la tête pensante ?

LE SUICIDÉ (*sourit troublé*) : Eh bien, c'est... un projet si grandiose... Je suis troublé...

LE BUSINESSMAN : Je n'aime pas les indécis ! La réponse doit être oui ou non... Donc ?

LE SUICIDÉ : Eh bien, oui... Ce n'est pas assez décisif ?... OUI !

LE BUSINESSMAN (*enlace le futur architecte, tapotant ses frêles épaules avec ses grands battoirs*) : Oui ! Naturellement – oui ! C'est comme ça qu'on répond quand on s'engage dans un projet de plus de deux cents millions, dans sa première phase... Et mon but est de construire, tout au long de la rive droite, une nouvelle ville pour environ deux millions d'habitants, avec les immeubles adéquats. Regardez, là sont prévus des bâtiments pour

une centaine de théâtres et une vingtaine de salles d'opéra... La ville résonnera de musique et de chants... Et elle s'appellera : "Le Rêve Ensoleillé".

LE SUICIDÉ : Un beau nom...

LA JEUNE FILLE : Comme j'aurais aimé vivre dans une telle ville !

LE BUSINESSMAN : Puisque vous avez accepté le travail, je dois vous éclairer sur d'autres importants détails. Comme vous le savez peut-être, par son cours le Danube est le deuxième fleuve d'Europe ; juste après la Volga. Il prend sa source dans le Schwarzwald – voilà, ici, et se jette dans la Mer Noire dans un delta d'une superficie de 4000 mille kilomètres carrés, traversant de nombreux pays européens, comme vous le voyez, en offrant la plus longue partie navigable à travers la Serbie ! C'est ce qui motive ce "plan mégalomane", sachant que le transport fluvial est meilleur marché, plus pratique, en un mot – l'avenir du trafic commercial et touristique... Jusqu'à présent, il existe des ports plus importants sur tout le cours du Danube, comme vous pouvez le voir sur cette carte : à Regensbourg, à Linz, à Vienne, à Bratislava, à Budapest, à Novi Sad, à Belgrade, à Smederevo, à Prahovo, à Braila, Galeci et Izmail... J'ai bien dit jusqu'à présent, car à partir de maintenant – dans quelques années, le plus grand port, le plus grand chantier de constructions navales, le plus grand débarcadère... avec une ville annexe de deux millions d'habitants, ce sera notre – Rêve Ensoleillé ! Est-ce que vous doutez de tout ce que je vous raconte ? Vous m'avez l'air un peu dubitatif ?

LA JEUNE FILLE : Il y croit, il y croit !... Il est juste un peu troublé ; il a passé toute la nuit sur le pont...

LE SUICIDÉ : J'y crois !... Si vous y croyez à ce point, et investissez des centaines de millions dans le projet, alors j'y

crois aussi, et je ferai tout pour que le Rêve Ensoleillé se transforme – le plus tôt possible, en Réalité Ensoleillée !

L'énorme investisseur observe le futur architecte, écarte les bras, l'enlace, l'embrasse, et fond en larmes. La Jeune Fille est confuse, troublée par "la crise émotionnelle" du corpulent homme d'affaires.

LA JEUNE FILLE : Je pensais que seules les femmes pleuraient... quand il s'agissait de quelque chose d'important, de beau, de très cher... (*Elle essuie ses larmes avec le bord de sa robe de "tango".*) Si tu n'avais pas tenté de te tuer, tu serais mort... Ce n'est pas pour rien qu'on dit que les ponts relient les terres et les hommes... Tout ceci est vraiment comme un rêve, mon amour...

LE SUICIDÉ : J'ai quand même mérité qu'il m'arrive quelque chose de bien à moi aussi... Calmez-vous, monsieur, les émotions fortes sont à venir. Je vous en prie, calmez-vous... Voulez-vous un "Prozac"...

LE BUSINESSMAN : Non, non, non... ma petite, est-ce que tu serais assez aimable... pour aller jusqu'au restaurant du coin nous acheter, une... dizaine de kilo de porc à la broche ? Quand je suis ému comme ça, il faut immédiatement que je me mette quelque chose sous la dent... (*Il farfouille dans les poches de sa large veste, s'énervant de ne pas trouver son portefeuille.*) Où est-ce que j'ai fourré mon portefeuille ? À cause de tous ces travaux je me mets à perdre mes affaires... à oublier mes clés, mes documents... Ah ! je mourrai plein de sous – mais sans cervelle.

LE SUICIDÉ (*sort de la poche de son pantalon un billet de cent euros*) : Est-ce que cent euros feront l'affaire ? C'est tout ce que j'ai...

LE BUSINESSMAN : Oui, oui... C'est dix euros le kilo... Oooh, mes amis, où ai-je bien pu laisser mon porte-feuille ?

LE SUICIDÉ : Ne vous énervez pas, c'est moi qui offre pour fêter notre collaboration... Mon amour, va nous acheter du porcelet...

LA JEUNE FILLE : C'est un honneur de vous rendre un petit service, monsieur...

LE BUSINESSMAN : Merci, ma douce... Et s'il te reste quelques sous, achète-nous quelques kilos de pain noir ; le blanc m'a été strictement interdit... Quand j'avale un morceau de pain blanc, je risque l'apoplexie... Dépêche-toi, mon cœur.

Dès que la Jeune Fille a quitté le bureau-entrepôt, l'homme corpulent commence à questionner son associé, comme s'il avait attendu avec impatience d'être seul avec lui.

LE BUSINESSMAN : J'ai imaginé l'histoire du porc, pour que nous ayons une petite discussion en tête à tête... Je n'aime pas la présence d'un "tiers" quand il est question d'importantes et graves affaires comme celle-ci.

LE SUICIDÉ : Elle est venue avec moi, par souci pour moi. Votre frère lui a dit de veiller sur moi.

LE BUSINESSMAN : Mon frère sait qui elle est... mais il ne sait pas qui vous êtes, vous. Moi non plus d'ailleurs, nous nous mettons d'accord sur un projet grandiose, et je ne sais même pas qui vous êtes...

LE SUICIDÉ : Je suis un porte-malheur...

LE BUSINESSMAN : Porte-malheur, c'est votre surnom ?

LE SUICIDÉ : Non... Porte-malheur c'est mon activité. Le

malheur me poursuit depuis que je suis né. Il faut que je sois sincère...

LE BUSINESSMAN : Voilà une belle référence !

LE SUICIDÉ : Vous ne m'avez pas compris, monsieur. Je veux dire : j'ai toujours travaillé du mieux que j'ai pu, mais les circonstances ont fait que les affaires tournaient mal... Regardez cet album. Il n'y a là qu'une petite partie des constructions dont j'ai été l'architecte : durant la dernière guerre – elles ont toutes été détruites... (*Il tend à son partenaire d'affaires l'album avec les photographies des constructions détruites.*) Je suis un architecte d'immeubles, de maisons, de monuments et de ponts détruits. Ce ne sont plus que des ruines, comme vous le voyez. J'ai construit pour ceux qui aiment détruire. C'est pourquoi je suis parti à l'étranger il y a quinze ans, pour bâtir quelque chose de durable... L'argent est important, très important, surtout quand on n'en a pas, mais je suis aussi – si j'ose dire – un artiste, un homme qui aime créer des œuvres que les gens admireront, mon désir est de laisser une trace derrière moi, de ne pas dépenser ma vie uniquement à ramasser de l'argent, pour qu'un jour sur ma tombe soit écrit : ci-git l'homme le plus riche du cimetière...

LE BUSINESSMAN (*Il feuillette le catalogue, passablement confus*) : Mais là-dessus il n'y a pas un seul bâtiment entier... Rien que des ruines ... bien qu'à en juger par les fondations, on voit que c'étaient de belles maisons... Mais, avez-vous déjà construit un immeuble d'une centaine d'étages, un palais avec mille chambres, quelque chose qui vous coupe le souffle et vous questionne : "Nom de Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ?!... Est-ce possible qu'une telle chose existe ?... Une huitième merveille du monde !" Non ?... Dommage... (*Le Businessman a aperçu quelque chose sur la table, se tapant le front, il va jusqu'à la table et prend le portefeuille "per-*

du".) Le voilà !... Je l'avais oublié sur la table ! (*Il ouvre le portefeuille et sort un billet de cent euros, le tend à l'architecte.*) Prenez... Prenez, puisque je vous le dis... Vous êtes venu pour discuter de la construction d'un complexe portuaire d'un budget de deux cents millions d'euros, et le promoteur n'aurait pas cent euros pour ses grillades ?!...

LE SUICIDÉ : Ce n'était pas la peine...

LE BUSINESSMAN : Si, si, j'y tiens ! Je le devais !... La ville, et le pays sont remplis de fourbes, de menteurs, de magouilleurs, d'hommes d'affaires qui n'ont pas un radis en poche... Un nid de voleurs, avec des permis de voler...

LE SUICIDÉ : A qui le dites-vous ?! C'est à cause d'un de ces types que je me suis retrouvé sur le pont. Je me suis engagé dans l'affaire, alors qu'il était déjà couvert de dettes de plusieurs millions. Moi, j'ai dû m'endetter en travaillant des années pour rien, si bien que ma dette de cinquante mille euros a gonflé de plus de cent mille euros, parce que je me "sauvais" en souscrivant des prêts usuraires... du dix pour cent par mois... Et maintenant ils me menacent, veulent me tuer. Non seulement j'ai travaillé pour rien, mais en plus on veut ma peau...

LE BUSINESSMAN : Vous avez une dette de cent mille euros ?

LE SUICIDÉ : À un créancier... plus, quelque chose, à un autre... et un peu plus à un troisième...

LE BUSINESSMAN : Si je comprends bien, avec vous, plus on travaille, plus on s'endette... Quand vous additionnez toutes ces affaires, vous devez combien ?

LE SUICIDÉ : Vous voulez dire, le tout réuni ?

LE BUSINESSMAN : Combien ?

LE SUICIDÉ : Eh bien, environ...

LE BUSINESSMAN : Non, en affaires, avec l'argent il n'y a pas "d'environ"... Dites-moi exactement : sans "environ".

LE SUICIDÉ : Deux cent soixante-cinq mille euros.

LE BUSINESSMAN : Ce qui veut dire trois cents mille, si vous ajoutez les dettes que vous avez momentanément oubliées...

LE SUICIDÉ : Comment avez-vous deviné que je dois trois cent mille euros ? Incroyable !

LE BUSINESSMAN : Vous voyez cette carte, et ce projet d'une valeur de plus de deux cents millions ? A votre avis, comment j'aurais fait pour en arriver là, si je ne comprenais rien aux êtres humains, si je ne savais pas avec qui je parle, ce que mon interlocuteur me raconte, et ce qu'il passe sous silence... Quand je vous ai vu sur le parking, pendant que vous sortiez du taxi, la première chose qui m'a traversé l'esprit a été : Capitaine, mon fichu frère, pourquoi m'envoies-tu cette demi-portion ? Ce minus ne serait même pas capable de construire un poulailler ! S'il avait sauté du pont, cette mauviette ne serait pas tombé dans la flotte – le vent l'aurait soulevé et jeté dans la crotte et le fumier d'une porcherie, où les cochons n'auraient même pas daigné le renifler.

LE SUICIDÉ : C'est de ça que j'avais l'air ?

LE BUSINESSMAN : De ça, et pire encore... sans vouloir vous offenser...

LE SUICIDÉ : Eh bien, je n'ai plus qu'à m'en aller... Merci pour la conversation...

LE BUSINESSMAN : Attendez... Je n'ai pas terminé... Quand

j'ai vu avec quel air décidé vous montiez les escaliers, comment vous vous teniez droit, pétant de santé, je me suis dit : non, non, non, tu te trompes, cet homme a momentanément trébuché, a courbé l'échine, mais à l'intérieur il est solide comme un roc... Vous êtes, à ce que je vois, un homme avec une santé de fer ?... Je veux dire, physiquement ?

LE SUICIDÉ : Oui... Je ne suis jamais allé chez le médecin, jamais à l'hôpital, je n'ai jamais pris de médicaments, et jamais...

LE BUSINESSMAN : Et vous n'avez jamais eu de cervelle ! Car si vous aviez eu deux grammes de raison, vous auriez dû être reconnaissant à Dieu de vous avoir donné cette bonne constitution que vous avez emmenée sur ce pont pour la flanquer dans le fleuve, alors que la plupart des gens luttent pour leur santé par tous les moyens possibles. Le plus drôle, et le plus tragique, c'est que mon frère qui vous a sauvé est lui un grand malade, pour qui je fais tout cela... Ça ne me serait jamais venu à l'esprit de construire un port – une marina, et tout le bazar alentour, si je n'avais pas eu le désir de lui donner un peu de joie durant le peu de vie qu'il lui reste à vivre. A quoi bon tous mes millions, tout l'argent que je possède, si je ne peux pas l'aider ? Votre dette je la rembourserai en fonction du travail que vous effectuerez...

LE SUICIDÉ : Vous rembourserez ma dette ?

LE BUSINESSMAN : C'est vous qui la rembourserez, si vous travaillez bien...

LE SUICIDÉ (*tend la main pour le remercier, et tandis qu'ils se serrent la main, il tente de baiser la main de son sauveur*) : Merci à vous... Au nom du ciel, merci... Je travaillerai du mieux que je pourrai, je ne dormirai pas, je vous serai reconnaissant jusqu'au jugement dernier...

Mais excusez-moi, vous parliez de votre frère, le capitaine... il est malade ?

LE BUSINESSMAN (*il tourne la tête, sort un grand mouchoir blanc de la petite poche de sa veste*) : Oui... Et pendant que je suis en train de planifier cette construction, une question me torture : vivra-t-il assez longtemps pour voir la fin de tout ce chantier, aura-t-il le bonheur d'entrer avec son bateau dans un port sûr, de l'amarrer solidement, pour qu'il ne fiche pas le camp à tout instant entraînant ses touristes dans la noyade... Il se fait beaucoup de bile, à chaque fois qu'un de ses passagers disparaît... Il m'appelle au téléphone, en pleurant : "Frérot, je vais me tuer. J'en ai encore deux qui se sont noyés. Je ne supporte plus les voir couler..."

LE SUICIDÉ : C'est vrai ce que vous dites, son bateau est un grand souci pour lui... Il a quitté le pont en courant, en pleine panique, en criant à l'aide : "Mon bateau a filé ! Mes passagers vont se noyer !"

LE BUSINESSMAN : Saloperie de bateau ! Si vous voulez bien m'excuser... Cent fois je lui ai dit : tu vas tomber gravement malade à cause de toute cette humidité, ce froid, ce brouillard sur le fleuve ; tes bras et tes jambes vont se rouiller sous la pluie et la neige ; tu vas devenir grabataire à tirer cette maudite corde et à soulever les charges – car il veut tout faire par lui-même... Et après être tombé malade il a reconnu malgré lui : " Tu avais raison, mes reins sont fichus à force d'inflammations chroniques..." Cependant, il refuse encore d'incriminer le fleuve et le bateau, et il attribue sa maladie à l'hérédité, une "mauvaise génétique"... Il me dit : "Frérot, chez moi c'est de famille, héréditaire... Tu te souviens de grand-père, qui est mort d'une tuberculose des reins en pleine jeunesse ?"... Au lieu de s'en prendre au fleuve ! C'est la faute à notre petit grand-père, mort dans la fleur de l'âge, mais le fleuve – rien...

LE SUICIDÉ (*un peu troublé*) : Votre défunt grand-père était petit ?

LE BUSINESSMAN : Oui... minuscule... Il reste une photographie de lui, il était plus petit que la table... pas plus haut que ça, comme un petit chien...

LE SUICIDÉ : Et c'est votre grand-père à vous ?... Je veux dire le père de votre père ?

LE BUSINESSMAN : Oui... qu'est-ce qui vous trouble ?

LE SUICIDÉ : Euh...rien... je veux dire, c'est vraiment petit...

LE BUSINESSMAN : Un avorton... Notre père nous racontait que sa propre mère s'en souvenait à peine... Nous, aujourd'hui, nous avons du mal à comprendre ça, c'était une époque différente... sans électricité, sans routes, sans voitures... C'est pourquoi j'en ai gros sur le cœur – très gros, de ne pas réussir à aider mon frère dans notre monde d'aujourd'hui, dans cette puissante civilisation, avec tout l'argent que j'ai. Quand grand-père est mort en gardant les moutons, on a mis deux ans pour l'annoncer à grand-mère. Qui pouvait l'informer, et comment, puisque rien n'existait ? Et aujourd'hui, je construis cette merveille, obsédé par l'idée d'élever un monument, un grand monument à mon pauvre frère... je construis, pour ne pas sombrer dans la folie... (*L'homme corpulent tourne le dos à la toile, couvre son visage avec son mouchoir et vraisemblablement pleure, car on voit ses épaules trembler.*)... A quoi bon tout cela ? Pour qui ? Quel sens cela a-t-il, s'il ne vient pas amarrer son bateau dans ce port ?

LE SUICIDÉ : Monsieur... Je vous en prie... Vous devez venir en aide à votre frère... Vous devez espérer, et croire... Vous devez regarder l'avenir en face avec un peu plus de... Aaaaaaaah !!!

L'architecte pousse un cri d'effroi en apercevant sur le mouchoir blanc l'œil en verre du Businessman. Le grand homme d'affaires tient son œil gauche sur sa paume droite. Et tandis qu'il observe le Suicidé de son œil droit – le gauche est fermé – il parle comme Hamlet avec un crâne dans la main.

LE BUSINESSMAN : L'avenir ?... Comment puis-je regarder l'avenir en face sans mes deux yeux ? Mon œil gauche est en verre – plus exactement en diamant, taillé par un grand bijoutier, puisque je suis riche – et je vois à peine de l'œil droit, je vous devine... Vous ne vous sentez pas bien ?... Venez-vous allonger sur le canapé. Allongez-vous... vous êtes affreusement pâle.

Le Suicidé titube jusqu'au canapé, soutenu sous le bras par l'homme énorme. Visiblement, il a vécu un choc de trop, après tout ce qu'il a déjà enduré.

LE SUICIDÉ : Excusez-moi, mes nerfs ont lâché... Je ne suis plus un homme normal... Je pousse des cris pour la moindre brouille... (Il s'allonge sur le canapé comme s'il était à la mort.) Vous avez entendu... comment j'ai crié... Un cri de dément...

LE BUSINESSMAN : Vous avez poussé un cri – magnifique ! De toute beauté ! Un cri d'exception ! Tant qu'on crie – il y a de l'espoir... Mon frère-psychiatre, l'un des plus fameux thérapeutes d'Europe, ne cesse de me le répéter : "Crie mon vieux ! Crie ! Va quelque part, sur une montagne, dans une forêt, là où il n'y a personne et crie, crie pendant une bonne demi-heure ! Tu verras que tu te sentiras mieux..." Quand nous étions petits, on criait toute la journée : dans notre forêt nous étions attaqués par les loups, les ours, les serpents, les sangliers ; on hurlait et on était solides comme des chênes. Et maintenant, dans cette foutue civilisation débile, on entasse tout en nous comme dans une poubelle, et quand cette poubelle de l'âme est pleine à ras bords, la pollution et le

poison nous achèvent ; l'homme tombe malade de lui-même... Vous avez crié – toutes mes félicitations !

LE SUICIDÉ : Pour être franc, de ma vie je n'ai jamais vu un œil dans une main...

LE BUSINESSMAN (*remet l'œil en verre "à sa place", et le mouchoir dans la petite poche de la veste*) : Peu importe la raison pour laquelle vous avez crié, l'important est que vous possédiez en vous cette énergie, ce potentiel vital. À l'instant même où vous avez crié, j'ai pensé : c'est mon homme ; c'est une énergie inouïe qu'il faut utiliser... Ah, vraiment, vous m'avez ravi !

LE SUICIDÉ : Et moi... j'ai honte...

LE BUSINESSMAN : Si vous n'aviez pas poussé ce cri, je me demande si je vous aurais confié le travail. Je vous regardais du coin de l'œil, et je me disais : ce type-là n'a pas le cran ni le punch pour un projet de cette envergure. Il flanchera et clamsera au bout de trois jours à peine... (*Il sort son téléphone portable de sa poche, et compose un numéro.*) ... Frérot... Je suis allé dans notre forêt, pour rendre visite à notre sœur... Elle va bien, sauf qu'elle ne me reconnaît pas... Comment veux-tu qu'elle se souvienne de moi puisqu'elle avait à peine deux ans quand nous l'avons quittée. Je ne t'appelle pas pour ça, mais pour me vanter d'un exploit : j'ai crié au sommet d'une montagne comme jamais jusqu'à maintenant... Tu te souviens, la dernière fois que tu m'as dit de crier, j'avais tout juste poussé un petit cri de souris : hiiiiiiii... Maintenant tu vas entendre comment je crie, après quelques exercices sur la montagne... (*Il approche le téléphone de la bouche du Suicidé, en lui faisant un clin d'œil. Le malheureux homme le regarde gêné ; il ne sait pas ce qu'il veut.*)... Poussez un cri... le plus fort que vous pouvez... (*Le Businessman murmure, avec un sou-*

rire, anticipant comment son frère sera surpris.)... de toutes vos forces...

LE SUICIDÉ (*il inspire profondément, regardant l'homme d'affaires dont sa vie dépend*) : Aaaaaaaaaaaaaaaaaah !!!

LE BUSINESSMAN (*il sourit avec satisfaction et demande, à nouveau, à voix basse*) : Encore une fois... Plus fort, si vous le pouvez...

LE SUICIDÉ : Aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaah !!!

LE BUSINESSMAN : Qu'est-ce que t'en dis, fréro ?... Tu te tais... Qu'est-ce que tu dis ?... Pourquoi ce serait un "cri de cinglé" ?... Vraiment, tu crois... Aha... Intéressant... Mais, est-ce que tu pourrais passer par ici, pour discuter avec un architecte à qui j'ai l'intention de confier la réalisation de tout le projet... Un homme intéressant, avec de grandes potentialités, mais, aux nerfs un peu fragiles... Je ne voudrais pas me lancer dans l'aventure sans ton assentiment, comme d'habitude... Oui... Attends, juste un moment, fréro. (*Il s'adresse au Suicidé, qui est étendu sur le canapé, lessivé, sans force pour lever un bras.*) Êtes-vous libre dans les deux heures qui viennent ? Mon frère psychiatre veut venir et discuter un peu avec vous...

LE SUICIDÉ : Mon temps est le vôtre... Le mien, je l'ai perdu...

LE BUSINESSMAN (*au téléphone*) : Il t'attend... Oui... Il faut que j'y aille, je suis déjà en retard pour un repas avec les Italiens... Tout ira bien... Nous chipotons autour de misérables cinquante millions, ils veulent aussi une piste pour des courses de Formule 1, mais ça ne m'intéresse pas... Comment imaginer un complexe portuaire avec des yachts et le boucan des moteurs ? On n'a jamais vu ça !... Si j'ai maigri ?... Oui, autant que toi tu as arrêté de fumer... Tu tousses, mon vieux, à percer le tympan.

Et tandis que le Businessman se promène le long du Danube sur la toile en discutant avec son Frère, dans le bureau entre le Pêcheur soutenant la Jeune Fille sous le bras. La danseuse de "tango argentin", a pris quelque chose d'un peu trop fort, quelque chose qui ne lui permet pas de tenir sur ses jambes.

LE PÊCHEUR : Excusez-moi, je l'ai trouvée dans le couloir, sur les escaliers... Elle s'est méchamment shootée... Où a-t-elle trouvé l'argent pour sa dose ?

LE BUSINESSMAN : Elle s'est droguée avec mon cochon !

LE PÊCHEUR : Tu t'es mise au cochon ?

LE SUICIDÉ (*se redresse sur les coudes, criant*) : Idiote de narcomane ! Imbécile !... Qu'est-ce que tu as encore fait ?!... Tu me couvres de honte partout où tu rappliques ! Je te tuerai !

LA JEUNE FILLE (*sourit béatement, regardant le fleuve sur la toile*) : Maintenant, je vais sauter dans la rivière... Quelle est cette rivière ?... Oh ! un pont ! Maintenant je vais sauter du pont ?... Hop !

LE SUICIDÉ (*se levant et marchant à grand peine, il attrape la Jeune Fille par le cou, comme pour l'étrangler*) : Tu as détruit ma vie !... Tu veux aussi ruiner mon travail ?... Je vais te tuer !...

LE BUSINESSMAN : Lâchez-la !... Comment pensez-vous faire ce travail si vous l'étranglez et allez en prison ?... Libérez-vous immédiatement de toute votre rage ! Sur le champ ! Tout de suite, où nous nous séparons à cet instant.

LE SUICIDÉ : Et comment m'empêcher d'avoir envie de l'étrangler ?

LE BUSINESSMAN : Absolument !

LE PÊCHEUR : Pour un peu j'y passais ! Mon pote, comment tu as réussi cela ?... D'où te vient cette force ?

LA JEUNE FILLE : Moi – je suis tout bonnement revenue à moi-même. Son cri a agi comme un électrochoc. Je ne savais pas qu'il y avait une telle puissance en toi !

LE BUSINESSMAN (*regarde sa montre sur son poignet*) : Mes amis, je dois vous quitter... J'ai du retard pour un repas d'affaires exceptionnellement important. Qui plus est, je vais devoir aller à ce déjeuner le ventre creux...

LA JEUNE FILLE : Excusez-moi, c'est de ma faute... Je suis désolée...

LE BUSINESSMAN : Et quand j'ai faim, je n'arrête pas de pleurer, une vraie fontaine, je suis obligé de raconter que j'ai perdu un être cher... (*Il donne des tapes au Suicidé sur l'épaule, en souriant.*) Je pense que mon frère aura des choses à apprendre de vous... Vous êtes un "cas" qu'il n'a encore jamais rencontré. J'espère qu'il vous donnera le feu vert pour que vous puissiez entreprendre ce travail... S'il approuve, demain nous signons le contrat...

LE PÊCHEUR (*s'approche de l'homme d'affaires, attendant l'occasion pour lui dire quelque chose en aparté*) : Monsieur, puis-je vous dire deux mots...

LE BUSINESSMAN : Vite... Je suis pressé...

LE PÊCHEUR (*à mi-voix*) : Votre frère – le capitaine, n'a pas toute sa tête. Pardonnez-moi de vous parler ainsi, mais, il va me pousser au suicide... Croyez-moi, je n'en peux plus...

LE BUSINESSMAN : Comment ça, il va vous pousser au suicide ?

LE PÊCHEUR : Il me rend fou depuis déjà dix ans. Mes nerfs ne tiennent plus qu'à un fil... Mes mains tremblent... J'ai arrêté de fumer, car je ne pouvais plus allumer une cigarette...

LE BUSINESSMAN : Si c'est une question de nerfs, voyez cela avec mon frère psychiatre, le spécialiste, adressez-vous à lui quand il viendra. Moi, je m'occupe de projets, de construction, d'investissements, de millions, et lui de gens aux "nerfs fragiles"... Attendez-le, et donnez-lui tous les détails... (*Son téléphone portable sonne dans sa main.*) Allo ?... Giovanni ! Giovanni, my dear friend !... Oooh, it's so nice to hear you ! (*Pendant qu'il parle avec Giovanni, il s'approche du Suicidé en lui faisant un clin d'œil et il lui fait signe de pousser un cri dans le téléphone. Le suicidé est mal à l'aise, mais, apparemment, il n'a pas le choix.*) Criez, mais le plus fort que vous pouvez... Il aime les surprises... Le plus fort...

LE SUICIDÉ (*inspire profondément, se concentrant sur le téléphone portable dans la main de l'homme énorme*) :
Aaa
aa
aaaaa !!!

LE BUSINESSMAN (*rit sous cape, écoutant la réaction de l'ami italien*) : Giovanni ?... Giovanni ?... Giovanni, my friend... Il gargouille... Il n'aurait pas avalé sa langue ?... Giovanni ?... Oooh, ma mère ! J'espère qu'il ne fait pas une crise cardiaque ! Il ne manquerait plus que ça, juste avant la signature du contrat !... Giovanni ?!... Giovanni ?!... C'était une blague, mon ami !... Giovanni !...

Pendant que le Businessman se dirige à pas pressés vers la lumière de la porte au fond de l'entrepôt-bureau, le Suicidé le

suit des yeux comme s'il venait de commettre un terrible crime.

LE SUICIDÉ : J'ai juste... poussé un cri... comme il m'a dit de le faire... Vous êtes témoins qu'il m'a demandé de crier "le plus fort" que je pouvais... Moi, je n'ai encore jamais crié sur personne au téléphone...

LA JEUNE FILLE (*se frotte les oreilles*) : Je n'entends plus rien. Ça m'a percé les tympans. Ce n'était pas un cri, c'était une explosion. Un truc pareil, je n'en ai entendu que pendant les bombardements, quand les avions franchissaient le mur du son...

LE PÊCHEUR : Monsieur, d'où vous vient une telle force vocale ? D'où vient une telle énergie dans un corps de gringalet ? Regardez de quoi vous avez l'air ! Quand je vous ai vu sur le pont, je me suis dit – excusez-moi si je parle sincèrement – c'est péché que de sauver ce débris d'homme...

LE SUICIDÉ : J'ai expulsé... toutes les peines accumulées dans ma vie... Je n'ai pas crié quand il le fallait, alors maintenant je m'y mets...

LA JEUNE FILLE : Si quelqu'un avait poussé un tel cri dans mon téléphone, je serais tombée morte sur place...
Pauvre Giovanni...

LE SUICIDÉ : Où sont les toilettes, s'il vous plaît ?... Je ne me sens pas très bien...

LE PÊCHEUR : Au bout du couloir.

Le Suicidé se dirige vers la porte, au fond de l'entrepôt, tandis que la Jeune Fille et le Pêcheur le suivent des yeux avec commisération. Maintenant, tout à fait revenue à elle-même, l'amie de l'homme malheureux s'assied sur le canapé, la tête dans les mains.

LA JEUNE FILLE : Je ne peux plus continuer comme ça... Toi, fais ce que tu veux, moi je me retire de toute cette histoire. Que le capitaine me donne mon argent, et – salut la compagnie !...

LE PÊCHEUR : Tu dis n'importe quoi !... Tu veux que ce fou nous étrange comme des chiots ?... C'est un malade, tu le sais, un maniaque...

LA JEUNE FILLE : Je m'en fous. Comme si quelque chose de pire pouvait m'arriver ! Quant à l'autre, c'est un gros porc... Une ordure... Quand je le vois, j'ai envie de vomir... L'autre nuit, pendant qu'il dormait dans le dépôt, j'avais envie de lui fendre la tête en deux d'un coup de hache... Si je ne tenais pas à ce malheureux, je l'aurais tué... je te jure...

LE PÊCHEUR : Il te plaît à ce point, le malheureux ?

LA JEUNE FILLE : Oui.

LE PÊCHEUR (*il marche sur le Danube, sur la toile, hochant la tête, pensif*) : Ah ! l'amour, l'amour... Je ne me souviens pas quand j'ai aimé pour la dernière fois. C'est beau d'être amoureux. Alors tu es tombée amoureuse de lui ?

LA JEUNE FILLE : Oui... C'est-à-dire, j'aime être assise et parler avec lui. Il parle très bien... C'est peut-être un transfert du père que je n'ai jamais eu. Quoi qu'il arrive – j'aimerais rester avec lui... C'est pour ça que j'ai décidé d'en finir avec tout ça. Bien sûr, je ne lui dirai pas un mot de ce que nous avons fait. J'aimerais partir avec lui quelque part, loin, et ne plus jamais revoir l'autre fou, le capitaine...

LE PÊCHEUR : Je crains que le businessman soit encore plus fou... Il fixe un rendez-vous à son partenaire d'affaires

italien, un signore habillé d'un complet made in Italy, avec des mocassins en cuir italiens, et en guise de bienvenue, il lui lance, dans son oreille habituée au bel canto, un cri inhumain, un cri de dément... J'imagine ce qu'a ressenti ce monsieur distingué quand il a entendu :
aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaah !!!

LA JEUNE FILLE : Ne crie pas ! J'ai les nerfs à vif... Mon Dieu, j'entends la moto de mon producteur, le frère de mon ami...

Quelque part dans la cour, retentit le vrombissement d'une puissante moto. La machine effraie la Jeune Fille, elle regarde autour d'elle, cherchant à se cacher, et se fourre sous la massive table de bureau. Rapidement apparaît le Frère du Suicidé, tenant dans sa main gauche une lampe de poche avec laquelle il éclaire les parties sombres de l'entrepôt, et dans sa main droite un pistolet – prêt à tirer sur tout ce qui lui semble "inamical". Il est surpris quand il aperçoit le Pêcheur, terrorisé, avec les bras levés.

LE FRÈRE : C'est toi, le type du pont ?

LE PÊCHEUR : Oui... c'est moi...

LE FRÈRE : Qu'est-ce que tu fous ici ?

LE PÊCHEUR : Eh bien... j'ai apporté un poisson frais au frère du capitaine, le businessman... Quand j'arrive à attraper un bon poisson...

LE FRÈRE : Il est où, ce capitaine ?

LE PÊCHEUR : Eh bien... sur son bateau... Où peut être un capitaine ?... Aujourd'hui il a une dégustation de vins organisée par le Ministère de l'Économie pour des hommes d'affaires japonais... Ce matin je lui ai livré une centaine de kilos de poissons...

LE FRÈRE : Est-ce que par hasard il n'y aurait pas mon frère parmi ces poissons ? Tu ne l'aurais pas "livré" lui aussi ?

LE PÊCHEUR (*il se fige en fixant le canon du pistolet pointé en direction de sa tête*) : Monsieur... Pourquoi me demandez-vous cela ?

LE FRÈRE : Tu sais très bien ce que je te demande... Avec la police fluviale j'ai inspecté vingt kilomètres de rives, j'ai fait de l'apnée pendant cinq heures... Quelque chose dans tout cette histoire me semble louche... (*Il sort une enveloppe de sa poche, et de l'enveloppe – la lettre du Suicidé.*)... Je ne vais pas te lire toute la lettre d'adieu, pour ne pas trop te secouer, mais juste ce passage... "Ma relation avec cette petite s'est transformée en une liaison plus sérieuse, mais j'ai l'impression qu'il y a quelqu'un derrière elle. (*Il regarde le Pêcheur, répétant les mots essentiels.*) ... quelqu'un derrière elle, qui lui donne des ordres, lui fait du chantage, et moi j'ai acquiescé à tout ça, car, vieil âne que je suis, je suis tombé amoureux, comme si elle était tout dans ma vie. Et même – tu ne vas pas me croire – j'avais projeté de me marier avec elle, le mois prochain. Mais les dettes et les créanciers ont serré leur corde autour de mon cou..." etc. C'est qui celui-là, qui "donne des ordres", et a envoyé mon frère sur le pont à cause de cette petite pute ?... Quel est le salaud qui se cache derrière le suicide de mon frère ?... Parle ou je te tue.

LE PÊCHEUR : Monsieur... (*Il commence à pleurer, et à travers ses larmes il raconte en bégayant.*) Je ne sais rien... de tout ça... Moi, j'ai juste essayé... de le sauver... et...

LE FRÈRE : La ferme... T'as déjà goûté à la mort ?

LE PÊCHEUR : Non... Et, je n'en ai pas envie...

LE FRÈRE : Alors, ce soir, à sept heures, je veux vous voir, toi et le capitaine, au resto du port... Si par hasard elle se pointe, l'autre, la pute, amène-la, pour que je n'aie pas à aller la chercher personnellement... Donc, à sept heures... Faites gaffe, celui qui ne viendra pas ce soir, on sera demain à son enterrement !

Le motard tourne les talons et d'un pas rapide quitte l'entrepôt-bureau, laissant le Pêcheur terrorisé avec les bras en l'air. Quand on entend le bruit de la moto s'éloigner dans la cour, la Jeune Fille réapparaît de sous la table, marchant à quatre pattes. Dans cette position, elle vitupère contre le Frère de son amant.

LA JEUNE FILLE : Moi – une pute?! Espèce d'ordure ! Pendant que j'étais avec toi, j'étais ton ange, ton étoile du matin, ton soleil et ta lune, tous les corps célestes réunis !... Et toi, espèce de crétin, pourquoi tu ne baisses pas les bras ?!... Il est parti !

LE PÊCHEUR : Non... je l'entends qui revient...

Quelque part, du couloir, on entend un bruit de pas. À la porte apparaît le frère-psychiatre du Capitaine et du Businessman, ressemblant à ses frères en un peu plus âgé, avec de longs cheveux noirs, des lunettes à forte dioptrie, dans un manteau blanc, et avec une mitrailleuse sous un bras. De l'autre main il s'appuie sur une canne – sa jambe gauche est raide – il s'approche du Pêcheur apeuré, et de la Jeune Fille à quatre pattes. Regardant le cours du fleuve sur la toile, il parle à voix basse, pensif.

LE PSYCHIATRE : Donc, de quoi s'agit-il ?...

LA JEUNE FILLE : Monsieur, nous sommes venus tous les deux pour...

LE PÊCHEUR : S'il te plaît, laisse-moi expliquer à monsieur pourquoi nous sommes venus... Monsieur le docteur...

LE PSYCHIATRE (*les regarde, l'air contrarié*) : Pourquoi m'interrompez-vous ?

LA JEUNE FILLE : Eh bien... Vous nous avez demandé, de quoi il s'agissait...

LE PSYCHIATRE : Qui vous a demandé ça ?... "Donc, de quoi s'agit-il ?" est ma phrase-clé, je me pose la question à moi-même ; je me demande, à voix haute de quoi il s'agit, et une fois que j'ai constaté de quoi il s'agit, je vous demande à vous : " Bon, quel est votre problème ?" Ce sont deux questions radicalement différentes... Bref, pour être précis, quand je dis : "Donc, de quoi s'agit-il?" vous vous taisez aussi longtemps que je cogite pour découvrir l'essence du problème ; c'est seulement après que je vous poserai la question : "Bon, quel est votre problème ?" Est-ce que nous nous sommes bien compris ?

LA JEUNE FILLE : Oui, monsieur.

LE PÊCHEUR : C'est clair.

LE PSYCHIATRE : Bien... Reprenons depuis le début. Donc, de quoi s'agit-il ?... (*Il les regarde par en dessous, tandis que tous deux, silencieux, laissent passer la question.*) De quoi s'agit-il, quand d'un bureau d'architecte sort en courant un homme qui tient un pistolet dans la main en hurlant : "Je vous tuerai tous !" (*Il regarde le Pêcheur et la Jeune Fille, mais tous deux se taisent, craignant que cette question ne soit aussi un "auto-questionnement".*) ... Dites-moi.

LE PÊCHEUR : Nous avons le droit de répondre ?

LE PSYCHIATRE : Oui... Vous gardez le silence uniquement quand je pose la question : "Donc, de quoi s'agit-il ?"... Qui était cet homme, avec un pistolet à la main, et la menace à la bouche ?

LA JEUNE FILLE : Le frère, le propre frère du Suicidé... À part cela, un parfait imbécile...

LE PSYCHIATRE : Et où est ce Suicidé, soi-disant architecte ?... On m'a dit qu'il m'attendrait ici.

LE PÊCHEUR : Aux chiottes, pardon, aux toilettes... à force de crier il a eu un malaise...

LE PSYCHIATRE : Vous, monsieur, pourquoi restez-vous les bras en l'air ?... C'est ma mitraillette qui vous fait peur ?

LE PÊCHEUR : Oui... J'ai été blessé deux fois – gravement, j'ai failli y passer parce qu'on m'avait dit : "Marche ou crève"... Maintenant, quand je vois une arme, mes bras se lèvent tout seuls ; c'est plus fort que moi... Même au cinéma, quand je vois un pistolet, ils se lèvent automatiquement, et le public me crie : "Baisse les bras, crétin !"... C'est certainement un grave dérangement psychique, docteur...

LE PSYCHIATRE (*pose la mitraillette sur la table, et le Pêcheur baisse les bras*) : J'ai soigné, ce matin, un vétéran de guerre, et il m'a donné cette mitraillette en guise d'honoraires... Ma maison est pleine de fusils, de kalachnikovs, de pistolets, de fusils-mitrailleurs, de grenades... Naturellement, je n'accepte pas ces armes comme paiement de mes soins, mais pour les tenir loin des mains de ceux qui sont prêts à les utiliser. On lit ça tous les jours dans les journaux : "Il a tué sa famille, et la moitié du village avec"... Pourquoi pleurez-vous, monsieur ?

LA JEUNE FILLE : Docteur, je vais vous dire tout ce que je sais, même si après votre capitaine de frère me tue... *(Elle crie contre le Pêcheur qui lui fait signe de la main de se calmer – de ne pas parler.)* Assez, ça suffit ! Je veux tout déballer ! Il veut que je continue à garder le silence, mais moi, je ne peux plus me taire !... J'en ai jusque-là !...

LE PSYCHIATRE : Allez-y, racontez...

LE PÊCHEUR : S'il te plaît, ne fais pas ça...

LA JEUNE FILLE : Toi, boucle-la ! Monsieur, je suis obligée de vous dire que votre frère-capitaine n'est qu'un vulgaire bandit, un voyou, une racaille... Il m'a... il m'a forcée à me prostituer, il m'a mise sur les quais à quinze ans... et... et... Ce qu'il fait, c'est terrible... *(La Jeune Fille pleure, s'assied sur le canapé, cachant son visage dans ses mains pendant que le rimmel et le mascara dégoulinent.)* C'est un criminel... que je tuerai... tôt ou tard...

LE PSYCHIATRE : Allongez-vous sur le canapé... Et détendez-vous... Inspirez et expirez profondément, le plus profondément que vous pouvez... Pourquoi mon frère serait-il un "criminel" ?

LE PÊCHEUR : Puisqu'elle a commencé à vider son sac, moi aussi je dirai tout, tant pis s'il me tue aussi ! Docteur, nous sommes tous les deux les esclaves de votre frère. De pauvres esclaves ! Savez-vous docteur, que votre frère-capitaine n'est pas capitaine ?

LE PSYCHIATRE : Il n'est pas capitaine ?... Mon frère n'est pas capitaine ?

LE PÊCHEUR : Pas du tout.

LA JEUNE FILLE : Il n'a rien à voir avec les capitaines !

LE PSYCHIATRE : Et qu'est-ce qu'il est, s'il n'est pas – capitaine ?

LE PÊCHEUR : Rien... Il n'est – rien. C'est, tout simplement, un monstrueux marchand d'êtres humains... Un marchand d'êtres malheureux, désespérés... Excusez-moi si je parle comme ça de votre frère – je sais que ce n'est pas correct – mais je dois vous dire tout ce que je sais, pour qu'éventuellement vous puissiez le guérir, si toutefois il existe une guérison pour ce genre de monstre...

LE PSYCHIATRE : Attendez, attendez un peu... Toutes ces étiquettes ne m'intéressent pas ; seuls les faits m'intéressent. Pourquoi mon frère serait-il un "monstrueux marchand d'êtres humains" ? Sur quelle base affirmez-vous cela ? Avez-vous des preuves concrètes ?

LA JEUNE FILLE : Cent preuves ! Cent personnes – cent preuves ! La dernière "preuve" est ce suicidé architecte !

LE PÊCHEUR : Pas d'hystérie, s'il te plaît... Docteur, est-ce que vous savez que votre frère n'a pas de bateau... alors qu'il raconte qu'il en a un ?

LE PSYCHIATRE : Il n'a pas de bateau ?... Alors comment est-il capitaine ?

LE PÊCHEUR : Justement, il ne l'est pas... Il a juste un uniforme de capitaine qu'il enfle quand je retiens un candidat au suicide sur le pont. Il n'est pas plus capitaine que moi pêcheur. Je ne connais rien à la pêche ; je n'ai jamais attrapé un seul poisson de ma vie.

LE PSYCHIATRE (*s'appuie sur sa canne, sourit*) : Tout ce que je ne vais pas entendre ?! Vous n'êtes pas pêcheur ?... Mais vous êtes habillé comme un pêcheur ?

LE PÊCHEUR (*lui aussi sourit de toutes ces histoires*) : C'est justement là le secret de notre business, de nos combines. Ça c'est juste un – costume. Comme votre frère qui ne possède aucun bateau, je n'ai pas la moindre barque de pêche. Je n'ai rien... rien d'autre que cet habit en caoutchouc sur moi... Vous avez l'air troublé...

LE PSYCHATRE (*il prend appui sur sa jambe saine*) : Et comment faites-vous pour pêcher du poisson, si vous n'avez ni barque, ni matériel ?...

LE PÊCHEUR : En fait de pêche, je pédale toute la journée sur un vieux vélo, d'un pont à l'autre (*il montre sur la toile*), en attendant qu'un candidat au suicide se pointe prêt à enjamber le parapet... Quand j'aperçois un de ces malheureux, je me précipite et le supplie de ne pas tomber dans mon "matériel", mes filets, mes hameçons, mes flotteurs... qui n'existent pas. Et quand je le retiens, alors elle, elle apparaît – à moitié nue, pleurant et suppliant le malheureux de ne pas se tuer, car pour elle aussi la vie est dure, mais quand même, elle vit, et elle aimerait bien avoir un homme, comme lui, par exemple – ce Suicidé... C'est à ce moment-là pendant que tous deux nous le calmons, que surgit votre frère habillé en capitaine – un vrai et bel uniforme – avec son histoire sur les suicidés qui tous les ans tombent sur son bateau et massacrent les touristes, les passagers, les hommes d'affaires, l'équipage... La dernière qu'il a trouvée, c'est de dire qu'un de ces suicidés lui a écrabouillé la moitié de son orchestre...

LE PSYCHIATRE (*sort une cigarette et un briquet de sa poche ; en allumant la cigarette, il regarde le Pêcheur, avec un air complice*) : Si mon frère le businessman arrive, je vous refilerai ma cigarette ; il me tuerait s'il me voyait en train de fumer... mais il fallait que j'en allume une après tout ce que je viens d'entendre... Dites-moi, il

y a une chose qui me trouble... Comment un suicidé a-t-il pu "écrabouiller la moitié de son orchestre" ?

LE PÊCHEUR : Votre frère raconte qu'un homme a sauté du pont du Danube sur son bateau, au beau milieu de l'orchestre. La moitié des musiciens sont morts sur le coup, seul le violoniste dans le dernier rôle de son agonie raclait encore les cordes de son violon avec son archet: tsi, tsi, tsi...

LE PSYCHIATRE : Le violoniste jouait du violon dans son dernier rôle ?... J'ai tout vu et entendu dans ma profession, mais qu'un violoniste joue pendant qu'il agonise... Il avait des convulsions, et il continuait à jouer ?

LE PÊCHEUR : Hé bien, c'est comme ça que votre frère le raconte... Il montrait ça comme ça : dans ses derniers spasmes le violoniste tirait encore son archet...et ça faisait "tsi, tsi, tsi..."

LA JEUNE FILLE : Viens-en au fait, dis-lui où est le vrai problème au lieu de rester collé à ton violoniste, et son tsi, tsi, tsi.. Dis-lui ce que fabrique son frère !

LE PÊCHEUR : Ferme-la !... Le problème, docteur, ce n'est pas ce qu'il raconte, mais c'est qu'il m'oblige à tout confirmer en disant que j'étais témoin, que j'ai tout vu de ma barque, et le pire c'est que je fais tout ça depuis déjà dix ans, sans salaire – gratis !... Elle aussi, ces six dernières années...

LA JEUNE FILLE : Merci de t'être souvenu de moi...

LE PÊCHEUR : Votre frère nous doit trente mille euros pour le sauvetage d'une centaine de suicidés, car nous avons passé un accord : trois cents euros par tête de rescapé. Après, c'est lui qui les prend en charge et les expédie Dieu sait où... Ce qui se passe avec eux, plus tard, ce

n'est pas notre problème. Notre problème à nous, c'est d'avoir travaillé toutes ces années sans toucher un sou, à plus de quarante degrés, et à moins vingt... Est-ce que vous savez ce que c'est que de pédaler sur un vieux bi-clou à moins vingt degrés ?

LE PSYCHIATRE (*il va et vient près du fleuve – sur la toile – sur laquelle le Pêcheur a montré les trajets à bicyclette entre les ponts et les gens qui tombent de ces ponts*) : Enfin ! Tout s'éclaircit ! Avec l'aide de mon frère, à vous deux vous avez sauvé cent personnes – cent vies humaines, qui auraient fini au fond du fleuve !

LE PÊCHEUR : Nous, on les a empêché de sauter... mais après, leurs traces se perdent... Ces gens, encore aujourd'hui, sont portés disparus... C'est la première fois que nous venons ici, car elle a insisté pour accompagner l'homme qu'elle aime, avec lequel elle désire faire sa vie... ce Suicidé architecte... Mais où est-il ?

LE PSYCHIATRE : Incroyable ! Fabuleux, mes amis ! Une telle modestie, je n'en ai jamais vue ni connue !... Vous avez sauvé cent êtres humains, et vous en parlez comme si c'était la chose la plus ordinaire, la plus banale au monde... Si on fait abstraction des histoires sur le bateau, les hameçons, la barque, le violoniste et l'orchestre écrabouillé, qui sont des mensonges – comme vous le dites... n'est-ce pas ?

LE PÊCHEUR : Absolument...

LE PSYCHIATRE : Et qui ont été inventés pour empêcher ces gens de sauter dans le fleuve et l'au-delà... n'est-ce pas ?

LE PÊCHEUR : Oui... et comme je l'ai déjà dit, elle, elle se pointait à moitié nue. Le malheureux la regardait et, pensait sans doute : je peux me tuer tous les jours, mais

une nana pareille ne se représentera pas deux fois dans ma vie...

LE PSYCHIATRE : Bon, bon... Tout ça ce sont vos petites combines, mais le fait est là : à vous trois vous avez sauvé cent personnes. Cent êtres humains ! C'est là l'essentiel. Par quel moyen vous les reteniez pour qu'ils ne se jettent pas du pont, c'est une autre histoire... Donc, de quoi s'agit-il ?

LA JEUNE FILLE :

D'une tromperie ! D'une terrible tromperie ! De criminalité !

LE PÊCHEUR : Tais-toi ! Ferme-la ! C'est le docteur qui se pose à lui-même la question – "Donc, de quoi s'agit-il ?"

LA JEUNE FILLE :

Excusez-moi, docteur... J'avais oublié.

LE PSYCHIATRE : Donc, de quoi s'agit-il... (*Il enlève ses lunettes et en essuie les verres épais avec son mouchoir.*) Il s'agit de trois personnes, qui – s'il y avait une justice dans ce pays – devraient crouler sous les décorations, les médailles pour "exploit de l'année", jouir de la reconnaissance, du respect du peuple, de la gratitude de l'État, et – point le plus important – d'une retraite nationale !... Vous êtes – des héros ! Vous êtes des gens dignes d'admiration ! Vous avez fait quelque chose qui tient du miracle ! Pour une telle entreprise, un tel exploit humanitaire, une retraite nationale est la moindre récompense que cet État se doit de vous attribuer !

LA JEUNE FILLE : Une retraite nationale ?

LE PSYCHIATRE : Oui, mademoiselle !... Savez-vous combien de gens touchent une retraite pour des actes qui ne peuvent se comparer avec ce que vous avez fait ?... (*Il sort*

son téléphone de la poche de son manteau et appelle quelqu'un.) Allo ? Mon ami ! Dis-moi, quand pourrais-tu recevoir deux personnes ? Oui, c'est urgent ! Ils viennent de me raconter une histoire absolument fantastique, et je pèse mes mots ! Tu n'en croiras pas tes oreilles quand tu entendras quelle prouesse, quel exploit surhumain ils ont accompli ! Quand ?... Demain matin, à neuf heures... Tu sais pourquoi je te les envoie ? Pas question qu'ils reviennent chez moi sans une retraite nationale ! S'il te plaît, c'est la moindre des choses qu'on puisse faire pour eux...

Pendant que le docteur parle avec un ami, dans le bureau-entrepôt entre le Suicidé, se tenant l'estomac, plié en deux. La Jeune Fille accourt vers lui, l'enlace et l'embrasse.

LA JEUNE FILLE : Tu voulais te marier avec moi ?!

LE SUICIDÉ : Oui...

LA JEUNE FILLE : Tu le désires toujours, mon amour ?

LE SUICIDÉ : Oui... Si je survis à mon ulcère...

LE PSYCHIATRE (*au téléphone*) : Mon ami, je te remercie d'avance !... Quand tu connaîtras tous les tenants de l'histoire, tu sauras pourquoi je t'ai appelé en urgence... Ciao ! (*Le psychiatre raccroche, et sort une carte de visite de sa poche. Il la tend au Pêcheur tout en observant le Suicidé plié en deux.*) ... Présentez-vous demain matin à neuf heures précises chez ce monsieur. Le pays vous doit bien une retraite nationale. Je n'arrive pas encore à croire que vous avez réalisé un tel exploit...

LE PÊCHEUR : Docteur, je ne sais pas comment vous remercier... Croyez-moi, j'étais moi-même à deux doigts de me suicider.

LE PSYCHIATRE : Auriez-vous réussi à vous sauver vous-mêmes ?... (*Le docteur rit, tapotant l'épaule de l'heureux Pêcheur.*) S'il vous plaît, je désirerais maintenant discuter un peu avec monsieur l'architecte, seul à seul... Quant à nous, nous nous reverrons, après votre entretien de demain... Au revoir... Et je vous le dis encore une fois : bravo !

LE PÊCHEUR (*tente de baiser la main de son sauveur, mais le Psychiatre la retire, lui faisant une caresse sur sa tête*) : Merci à vous, au nom du ciel... Jusqu'au ciel, merci...

LE PSYCHIATRE : Laissez tomber le ciel... Je vous ai aidés pour que vous receviez ce que vous méritez...

LA JEUNE FILLE : Mon amour, je t'attends... Et – je t'aime !

Le Pêcheur et la Jeune Fille quittent le dépôt, longeant le Danube sur la toile... Et pendant qu'ils s'en vont, le Suicidé-architecte s'assied sur le canapé se tenant l'estomac.

LE PSYCHIATRE : Vous avez une crise d'ulcère ?

LE SUICIDÉ : Oui...

LE PSYCHIATRE : Vos amis ont réalisé un miracle ; un miracle incroyable – un miracle planétaire... Savez-vous ce qu'ils ont fait ces dix dernières années ?

LE SUICIDÉ : Non... Je sais seulement... qu'ils m'ont sauvé... pour m'empêcher de me jeter du pont...

LE PSYCHIATRE : Vous, et quatre-vingt-dix-neuf autres personnes ! Cent personnes !... Je les ai recommandés à un ami pour qu'il leur octroie une retraite nationale !

LE SUICIDÉ : Une retraite nationale ?

LE PSYCHIATRE : Oui... pour qu'ils la perçoivent dès demain !

LE SUICIDÉ : Ma foi, s'ils ont sauvé autant de personnes... Et si vous me considérez comme un "homme sauvé"... Mais quel "homme sauvé" suis-je, à votre avis ? Je venais juste de résoudre tous mes problèmes quand j'ai fait l'erreur fatale de ma vie, sur le conseil de votre frère... C'est lui qui m'y a poussé, croyez-moi... De honte mon ulcère s'est réveillé...

LE PSYCHIATRE : Mon Frère vous a poussé à commettre une erreur fatale ?... Pouvez-vous préciser, s'il vous plaît ?

LE SUICIDÉ : Hé bien, nous nous étions mis d'accord sur un travail concernant la construction d'une marina, et il a parlé au téléphone avec un ami, Giovanni...

LE PSYCHIATRE : Giovanni ?

LE SUICIDÉ : Oui... Giovanni... C'est comme ça qu'il l'appelait...

LE PSYCHIATRE : Savez-vous qui est... Giovanni ? Savez-vous, monsieur, qui est Giovanni Enrico de Lasanniel-li ?... Giovanni est l'un des plus grands magnats du BTP. Sa société "Giovanni Classic Corporation", a construit les plus grands immeubles du monde de cette dernière décennie... Ces jours-ci, il termine une tour de quatre cents étages à Singapour... Pourquoi me regardez-vous d'un air si effrayé ? Que se passe-t-il ? Allongez-vous... Détendez-vous, et respirez profondément...

LE SUICIDÉ (*il s'allonge et dans un long soupir avoue ce qu'il a fait*) : Moi... j'ai poussé à cet homme, à ce magnat... un hurlement au téléphone... si terrible... qu'il en est resté muet... Votre frère est parti en courant pour voir ce qu'il lui était arrivé...

LE PSYCHIATRE (*il regarde l'architecte comme s'il ne l'avait pas bien entendu*) : Qu'est-ce que vous avez fait ?... Je ne vous ai pas très bien compris...

LE SUICIDÉ : J'ai poussé un cri au téléphone... à l'oreille de cet homme...

LE PSYCHIATRE : À monsieur Giovanni ?... Mais pourquoi, mon Dieu ?... Le fait que mon frère vous y ait invité n'est pas du tout une excuse... Il doit y avoir une raison plus sérieuse ?

LE SUICIDÉ (*il parle à voix basse, avec un sentiment de terrible culpabilité*) : J'ai crié... par crainte de perdre ce travail... auquel je tenais tant... Cela fait quinze ans que je suis au chômage...

LE PSYCHIATRE : Attendez, attendez un peu... Quelque chose me trouble... Mon frère a discuté avec monsieur Giovanni, l'un des hommes les plus riches du monde... et pendant leur conversation, vous avez hurlé dans le téléphone, directement à l'oreille du milliardaire ?

LE SUICIDÉ (*retient ses larmes, s'efforçant de parler de manière distincte*) : Oui... Votre frère m'a dit de pousser un cri, le plus fort possible... et moi j'ai obéi, car je suis criblé de dettes ; ce travail était la dernière chance de ma vie... Pourquoi ne me suis-je pas tué cette nuit ? J'ai retardé mon suicide pour me couvrir de ridicule et... mourir d'humiliation... de honte... Oh, mon cœur me fait mal !

LE PSYCHIATRE (*observe l'homme qui pleure, hochant la tête, avec satisfaction*) : Non monsieur, vous avez mérité de vivre... Un homme capable d'éprouver un tel sentiment de culpabilité ne peut être qu'un homme riche d'exceptionnelles émotions et d'un sentiment de responsabilité supérieur à la moyenne... Pleurez, pleurez tout

vous saoul, vous vous sentirez mieux... À voix haute, pleurez à voix haute... Haute voix !... Quand vous riez, vous riez à gorge déployée, de tout cœur, pour que tout le monde vous entende, alors quand vous pleurez, pleurez de toutes vos forces, du tréfonds de l'âme, sans retenue ni honte... Plus fort !... Librement !... Faites sauter le carcan qui oppresse votre poitrine, votre estomac et votre tête !... Plus fort !... Encore plus fort !

L'architecte s'est recroquevillé sur le canapé, comme un fœtus, pleurant de toutes les peines accumulées pendant des années. Le docteur l'observe, avec satisfaction, et appelle son frère avec son téléphone portable.

LE PSYCHIATRE : Allo !... Frérot, c'est toi ?!... Qu'est-ce que c'est que ce boucan ?!... Des trompettes ?!... Des cuivres jouent chez toi... à cette heure de la journée ?!... Qu'est-ce que tu dis ?!... Vous avez signé le contrat pour la construction de la marina ?!... Félicitations !... C'est prodigieux !... Chapeau bas, frérot !... Tu es un génie !... Pour te dire la vérité, je ne croyais pas que Giovanni accepterait après ce qu'il a subi !... Donc, il n'en veut pas à cet homme qui a crié ?

LE SUICIDÉ (*gémissant*) : Dites-lui que... que je m'excuse... S'il vous plaît, dites-lui... S'il le faut, je m'agenouillerai devant lui...

LE PSYCHIATRE (*secoue la tête comme pour dire : tout est en ordre*) : Qu'est-ce qui s'est passé ?!... Il est devenu sourd de cette oreille-là ?!... Hé bien tu n'as qu'à lui expliquer que c'est une coutume de chez nous, à la veille de conclure les grands contrats, on crie à tue-tête dans l'oreille de l'autre pour le rendre sourd et conjurer le malheur – pour que l'affaire démarre sous de bons auspices !... S'il est déjà sourd d'une oreille, pourquoi lui as-tu amené les cuivres ? Pour qu'il devienne sourd de l'autre ?!... Écoute, cet homme qui a rendu sourd Giovanni, tu dois

l'embaucher ! Il le faut !... C'est un homme bon, qui a du cœur, un honnête homme, d'une rare droiture !... Il pleure comme un bébé, parce qu'il t'a écouté !... Dis-moi, ce n'est pas lui par hasard qui m'a crié dans l'oreille quand tu m'as dit que tu allais pousser un cri... C'est lui !... (*Il menace du doigt l'architecte, mais avec un large et amical sourire.*) ... Petit polisson !... Non, frère ! Je n'ai pas allumé une seule cigarette, depuis qu'ils m'ont amputé de la jambe droite !... J'étais accro au tabac mais pas au point de risquer de perdre aussi la gauche !... (*Le docteur soulève son pantalon, montrant à l'architecte sa jambe de bois. Pour être plus persuasif, il toque sur le tibia couleur acajou.*)... Donc, tu le prends avec toi, dès demain ! Je ne sais pas ce qu'il vaut comme architecte, mais, comme être humain – c'est une perle !... Une bonté pareille ça fait des lustres que j'en ai pas rencontré !... Voilà mon diagnostic final !

LE SUICIDÉ (*essuie ses larmes, et regarde en souriant le docteur avec reconnaissance, le couvant des yeux*) : Docteur... Je vous remercie...

LE PSYCHIATRE (*toujours au téléphone, soudain de mauvaise humeur*) : Qui est là, à côté de toi ?... Mon ex-femme ?... Qu'est-ce qu'elle fait là ?... Elle traduit ?... Traductrice ?!... Elle traduit pour Giovanni ?!... De la traduction rapprochée ?!... Passe-la moi, je veux l'entendre !... Passe-la moi, je te dis !... Où es-tu mon amour ?!... Tu traduis ?... Tu écoutes les cuivres ?!... Tu fais la fête !... Et les enfants, tu ne les as pas vus depuis plus de deux ans ?!... Les enfants pleurent, et toi tu chantes ?!... Et comment se fait-il que tu traduises pour un milliardaire ?!... Bon, bon !... Puisque tu prends du bon temps avec les trompettistes, veux-tu entendre ce que moi j'écoute en ce moment ?!... Non, non ! je n'écoute pas du Mozart, j'écoute quelque chose de bien plus beau !... (*Le docteur s'approche du malheureux, mais infiniment reconnaissant architecte et lui mur-*

pas comme un petit chien.) En réalité, ce ne sera pas une recommandation, ce sera ma décision, ma conviction que vous êtes le seul homme capable de conduire à bien ce grand projet... Maintenant que monsieur Giovanni a signé le contrat, le Rêve Ensoleillé va devenir une Grandiose Réalité... (*Tandis qu'il se met à écrire quelque chose sur une feuille de papier, il pose une question à l'architecte, sans lever la tête, en passant.*) Mais, à quelle sorte de dette faisiez-vous allusion ?... Il faut que je sache tout de vous ; je veux que ma lettre soit un contrat en béton qu'authentifiera notre frère – avocat... De quoi s'agit-il ?

LE SUICIDÉ : Hé bien... comment vous dire... Je suis resté sans travail pendant quinze ans, comme architecte – je faisais quelques menus travaux pour survivre... et...

LE PSYCHIATRE : Et vous vous endettiez, dans l'attente d'un travail sérieux...

LE SUICIDÉ : Oui... Vous savez, je suis l'architecte des maisons, des bâtiments, et des monuments bombardés et rasés... De tout ce que j'ai fait, je ne peux montrer que des ruines...

LE PSYCHIATRE : Combien ?

LE SUICIDÉ : Des centaines de maisons, dans notre ancien pays...

LE PSYCHIATRE : Vous ne m'avez pas compris... De combien êtes-vous endetté ?

LE SUICIDÉ : Hé bien, environ...

LE PSYCHIATRE : Le chiffre exact.

LE SUICIDÉ : D'abord, je me suis endetté et puis pour rembourser cette dette j'ai contracté de nouveaux crédits, à un taux usuraire, jusqu'à vingt pour cent par mois... Et maintenant des tueurs rôdent dans mon dos...

LE PSYCHIATRE (*lève la tête, pour un instant s'est arrêté d'écrire*) : Mon ami, je vous en prie... Je suis en train de rédiger un contrat. Pour ce qui est des gens qui veulent vous tuer nous en reparlerons plus tard... Votre dette, vous allez la rembourser par votre travail sur ce projet, c'est pourquoi je dois savoir de combien d'obligations mon frère doit vous libérer, afin de l'inscrire ici. Vous me comprenez ?

LE SUICIDÉ : Oui... Bien sûr... merci beaucoup...

LE PSYCHIATRE : J'écris le chiffre... Donc, combien devez-vous ?

LE SUICIDÉ : Hé bien, quand on additionne tout, le gros, plus les intérêts sur les intérêts... ça tourne autour... de trois cents mille...

LE PSYCHIATRE : Trois cents mille ?... Pas plus ?

LE SUICIDÉ (*réjoui*) : Non ! Non !... Je vous le jure !

LE PSYCHIATRE (*inscrit le chiffre sur le papier*) : Trois cents mille... dinars...

LE SUICIDÉ : Excusez-moi... Ce ne sont pas des dinars...

LE PSYCHIATRE : Pas des dinars ?... C'est quoi alors ?

LE SUICIDÉ : Le mieux que j'ai à faire, je crois, c'est de m'en aller... Merci pour la conversation, pour votre bonne volonté, votre compréhension...

LE PSYCHIATRE : Attendez, bon sang ! Attendez ! Qu'est-ce que c'est que cette crise de pusillanimité ?! Vous voulez travailler sur un projet de deux cents millions d'euros, et vous vous effondrez et pleurnichez à la mention de trois cents mille !... Comment allez-vous gérer des millions, des centaines de millions, si le chiffre de trois cents mille vous fait peur ? Comment en tant qu'architecte en chef allez-vous traiter avec les entrepreneurs des travaux, sur des sommes de six ou sept zéros ?!... Ne m'obligez pas à écrire sur ce papier : " Timoré et dépressif, dès qu'il est question de grand ouvrage..." Donc, nous disons : trois cents mille euros... (*Il inscrit le chiffre sur le papier.*) C'est la totalité de ce que vous devez ?

LE SUICIDÉ (*réjoui*) : Oui ! Pas un euro de plus !

LE PSYCHIATRE (*écrit sur la feuille de papier*) : "Verser à monsieur l'architecte en chef cinquante pour cent de ses gains à titre de salaire et cinquante pour cent pour remboursement de ses dettes...", ce qui signifie une épuration de votre passif, au plus tard, dans les six mois... Vous saisissez ?... Si votre paye est de cent mille euros, vous en recevrez cinquante, et les cinquante restant iront à vos créanciers, ce qui nous fait : six fois cinquante égale trois cents... soit, le montant de ce que votre dette... J'ai espoir que vos tueurs ne seront pas trop pressés car ils n'auront pas intérêt à vous liquider sans pouvoir récupérer l'argent, ce qui aurait été le cas si vous vous étiez jeté du pont et si mon frère, le capitaine, ne vous avait pas sauvé... Vérifiez par vous-même, tout est là, noir sur blanc pour le protocole d'accord du contrat que vous signerez avec notre frère – avocat, le responsable juridique de l'entreprise... Cette proposition vous convient-elle ?

LE SUICIDÉ (*penché par-dessus l'épaule de l'homme généreux, regarde ce qu'il a écrit, souriant comme quel-*

qu'un qui n'a plus toute sa tête) : Docteur... je vais encore fondre en larmes... Voyez... je suis incapable de me retenir... bien que ce ne soit pas vraiment une référence, comme vous l'avez dit... J'ai tellement de choses sur le cœur... que mes larmes débordent... Excusez-moi... Je ne sais pas ce qui me vaut une telle confiance, une telle bonté de votre part. Alors que je pensais qu'il n'existait plus une seule bonne âme sur terre, vous êtes apparu et avez fait voler en éclats la vision dépressive que j'avais du monde et des êtres humains... Vous dire merci, c'est ne rien dire qui soit digne de votre bonté...

LE PSYCHIATRE : Pas de larmes, s'il vous plaît... Quand il est question d'une affaire d'une telle envergure, si considérable, on se tait et on travaille... Si je n'avais pas eu l'expérience de la nature humaine, et n'avais pas décelé en vous un homme exceptionnel, je n'aurais pas été ému par votre histoire de dettes et de menaces de mort... mais vous êtes une personne rare... (*Son téléphone portable sonne, machinalement il le soulève, tout en continuant à remplir la feuille de papier.*) Oui ?... C'est moi... Qui est à l'appareil ?... C'est toi, parrain ?... Mais, où étais-tu, mon vieux, ça fait des années que je n'ai pas entendu ta voix !... Oui... Oui... Qu'est-ce que tu racontes ?... Qu'est-ce que tu dis ?... (*Le docteur se lève de sa chaise, troublé par ce qu'il vient d'entendre.*) Quand l'ont-ils emmené ?... Ce n'est pas possible !... Ooooh, chienne de vie !... Qu'en penses-tu, tu crois qu'il va s'en tirer ?... Oui... Je sais... Nous en avons déjà parlé... On ne trouve pas de donneurs, et quand il y en a, on doit attendre des années... Je sais tout ça... Je m'y suis préparé... Mais qui peut se "préparer" à la perte d'un être cher, si affectonné ? (*Le docteur sort un mouchoir de sa poche, essuie ses yeux et son front en sueur.*) À ton avis, il en a pour combien de temps ?... Dis-le, dis-le moi franchement... Deux-trois jours... peut-être moins... aïe, aïe, aïe... Merci de m'avoir prévenu... Oui, j'arrive... Je serai là dans une demi-heure, pour qu'on se mette d'ac-

cord, pour le voir, et pour... lui faire nos adieux... Je suis docteur moi aussi... à tout de suite...

LE SUICIDÉ (*il regarde l'homme soudain abattu, qui s'appuie des deux bras sur la table*) : Votre frère est à l'hôpital?... Votre frère – le capitaine, qui a les reins malades ?

LE PSYCHIATRE : Comment êtes-vous au courant de sa maladie ? Qui vous l'a dit ?

LE SUICIDÉ : C'est le Businessman, votre autre frère, celui qui construit ce...

LE PSYCHIATRE : Celui qui n'a plus qu'un œil... il vous a parlé de celui qui n'a plus qu'un rein, et vous, vous me dites ça à moi, qui n'ai plus qu'une jambe... Et moi qui pensais que ce jour serait le plus beau de ma vie ! Si quelque chose lui arrive, ce sera aussi ma fin... (*Le docteur se met à sangloter, couvrant son visage avec le mouchoir.*) Si seulement il avait pu avoir une greffe il y a quelques mois, aujourd'hui il serait en pleine santé...

LE SUICIDÉ : Avec qui avez-vous parlé tout à l'heure ?

LE PSYCHIATRE : Avec mon parrain, le directeur d'une clinique spécialisée dans la maladie rénale, un homme de l'art... Un expert universellement reconnu... S'il a dit deux-trois jours, cela veut dire que c'est la fin... Ooooh, ma pauvre mère ! (*Le docteur défait la ceinture de son manteau, et tente, les mains tremblantes, de faire un nœud coulant.*) Moi aussi je partirai avec lui... Qu'on parte à deux pour les frais d'un seul...

LE SUICIDÉ (*arrache la ceinture que le docteur a habilement nouée en "outil approprié" pour la pendaison*) : Vous m'avez couvert de reproches, vous avez dit que j'étais "pusillanime et dépressif", et maintenant c'est vous qui

vous comportez en homme irresponsable, pris de panique... Je vous en prie, allons de ce pas à cette clinique. Partons, docteur... en route...

LE PSYCHIATRE : Qu'est-ce que vous iriez faire là-bas ? Voir l'horreur, mon frère à l'agonie...

LE SUICIDÉ : Je veux tout tenter pour le sortir de là. Il m'a sauvé cette nuit, il est normal que je lui rende ce service, que je le sauve à mon tour, si je le peux... Partons, docteur, le temps presse !

LE PSYCHIATRE : Mais mon cher ami, vous êtes architecte, à ce que je sache, vous n'êtes pas spécialiste de cette maladie... Comment pourriez-vous l'aider, si moi-même je ne peux rien faire...

LE SUICIDÉ : Je lui donnerai un de mes reins, à condition qu'il reste assez de temps pour la transplantation...

LE PSYCHIATRE : Vous lui donneriez un rein ?... Un rein à vous ?

LE SUICIDÉ : J'en ai deux, je peux vivre avec un seul. S'il ne m'avait pas sauvé, je n'en aurais plus aucun... Vous êtes vous-même un homme physiquement atteint, votre frère – le Businessman l'est aussi, et moi je n'ai rien d'autre à vous offrir que ma bonne santé. Et encore, ma santé ne vaudra pas chère si certaines personnes mettent la main sur moi... Dépêchons, nous allons être en retard... C'est la moindre des choses que je puisse faire pour vous, après tout ce que vous avez fait pour moi...

LE PSYCHIATRE (*il regarde l'homme au grand cœur d'un air stupéfait*) : Vous voulez ramener mon frère à la vie... à la bonne santé ?

LE SUICIDÉ : Je ne pourrai pas si nous arrivons trop tard. Les

heures, les minutes, comptent... Cessez de pleurer, s'il vous plaît... On ne l'aidera pas avec des larmes... Ce ne sont pas les larmes qu'il lui faut, mais un rein...

LE PSYCHIATRE (*essuie son visage avec son mouchoir et à travers les sanglots murmure*) : Si quelqu'un m'avait dit qu'il existe des êtres d'une telle générosité, je ne l'aurais pas cru... Attendez-moi près de la voiture, dans la cour, le temps que j'annonce la bonne nouvelle à mon parrain... (*Il téléphone à son parrain, continuant de pleurer, pendant que le Suicidé s'éloigne pour quitter le bureau.*) Parrain, je viens avec un ami, un bienfaiteur prêt à sauver mon frère... Oui, oui... Tu ne me croiras pas, mais il insiste... mais si, c'est vrai, parrain, il existe des hommes à l'âme noble... Il y en a... S'il n'y en avait pas, ce monde aurait depuis longtemps disparu... (*Quand il voit le Suicidé sortir du bâtiment, il change de voix.*) L'affaire est dans le sac ! Envoie le camion, on remballe tout, pas de temps à perdre ! Grouille-toi... (*Le docteur raccroche, va jusqu'au cylindre sur lequel était enroulée la toile du projet, tourne la manivelle et remonte le cours du fleuve. Pendant que le fleuve disparaît dans le cylindre, les "portes" du pont reviennent à leur position initiale, reconstituant le pont du Danube sous le ciel étoilé, tandis qu'au loin brillent les lumières des bâtiments de la grande ville.*)

III

SAUT DU PONT DU DANUBE SUR LA SCÈNE DU THÉÂTRE

Le pont du Danube, comme au début de l'histoire...

Le Suicidé se hâte sur le pont en s'appuyant sur des béquilles, il est vêtu d'un pyjama d'hôpital rayé... Il lui manque une jambe, coupée jusqu'au genou, il porte un bandeau noir sur un œil, et des bandages autour du ventre... Il regarde autour de lui, plein d'amertume et de rage contre lui-même.

LE SUICIDÉ : Si je m'étais suicidé il y a deux mois, je serais parti – entier !... Quel imbécile je suis, un idiot doublé d'un crétin !... Maintenant je n'ai plus que des restes à jeter dans le fleuve !... (*Il pose ses béquilles, tente d'enjamber la balustrade avec son unique jambe. Alors qu'il est en plein effort, arrivent en clopinant à toute hâte sur des béquilles le Pêcheur et la Jeune Fille, habillés et "mutilés" comme lui ; avec un bandeau sur un œil, un tibia en moins, et vêtus de pyjamas d'hôpital.*)

LA JEUNE FILLE : Mon amour ! Arrête, mon amour !... Tout n'est pas perdu !

LE PÊCHEUR : Monsieur, attendez, juste deux minutes ! Il faut que je vous explique !

LE SUICIDÉ (*il arrive, plus mal que bien, à passer de l'autre côté de la barrière, et se retrouve sur la plate-forme au-dessus du fleuve*) : Pas la peine de courir, c'est fini !... Si quelqu'un m'avait dit cette nuit-là, qu'il y avait pire que le suicide, je l'aurais traité de fou... A cause de vous j'ai traversé l'enfer !... Vous avez fait de moi un épouvantail, borgne et éclopé. Sans parler du rein en moins !

LA JEUNE FILLE : Mon amour, qu'est-ce que tu racontes ?!
Tu ne vois pas dans quel état nous sommes ? Regarde-moi ! Et je suis une toute jeune fille... je devrais me marier... Qui voudra de moi maintenant, tronquée comme je suis ?!

LE SUICIDÉ : Non ! Je ne veux rien voir Je ne vois que le fleuve, et ma fin !... Mais avant de nous séparer, je dois vous poser une question, une question fondamentale qui nous concerne tous : pourquoi le loup ne broute-t-il pas ?

LA JEUNE FILLE : Je ne t'ai pas compris, chéri.

LE PÊCHEUR : Il a demandé pourquoi le loup ne broute pas ?

LA JEUNE FILLE (*plus que surprise*) : Mon amour, quelle drôle de question au moment de notre séparation ! Nous allons nous quitter à tout jamais et tu demandes pourquoi le loup ne broute pas ?

LE PÊCHEUR (*hausse les épaules*) : Hé bien... sans doute qu'il n'aime pas l'herbe... Je n'ai pas d'autre explication.

LE SUICIDÉ : Le loup ne broute pas d'herbe, parce que ce sont les moutons qui le font pour lui... Et quel rapport cela a-t-il avec nous ? Hé bien, nous sommes des moutons, qui toute leur vie ont brouté de l'herbe pour les loups, pour les bêtes féroces à visage humain ! Ces bêtes sauvages nous ont dévoré nos jambes, nos yeux, nos reins, et ont bu tout notre sang ! Nous broutons pour eux depuis notre plus tendre enfance, alors que nous étions encore des agneaux ! Regardez de quoi nous avons l'air ! Avec nos restes, à tous les trois, on ne pourrait même pas fabriquer un homme entier !

LE PÊCHEUR : Monsieur, vous avez raison sur toute la ligne ! À cent pour cent ! C'est pourquoi, ce matin, nous avons

déposé une plainte contre les bêtes féroces ! Nous enverrons croupir les trois frères en prison, derrière les barreaux, jusqu'à la fin de leurs jours ! Nous avons engagé le meilleur avocat de la ville et de tout le pays !

LA JEUNE FILLE : C'est le quatrième frère, l'avocat. Il est gravement endommagé, lui aussi, alors il nous supplie de déposer une plainte collective ! Mon amour, il nous défendra sans demander un sou ! Et avec joie ! Il rêve d'envoyer ses frères en prison à perpétuité, mais, sans nos témoignages, il n'y arrivera pas...

Sur le pont, une voiture s'arrête dans un grincement de freins. Le Pêcheur et la Jeune Fille sont ravis de l'arrivée du quatrième frère, l'Avocat, un monsieur en manteau noir, mais à qui il manque aussi un tibia, un œil, et – sans doute un rein. S'appuyant sur ses béquilles, l'Avocat tient à la main un porte-document noir, et se dépêche d'exposer son plan vengeur.

L'AVOCAT : Monsieur, un instant ! J'ai besoin de vous vivant ! Vous aurez toujours le temps de vous suicider après ! S'il vous plaît, ce cas est sans précédent dans la nouvelle histoire du crime organisé ! J'ai décidé d'attaquer mes frères en justice, de les pourchasser jusqu'au Jugement dernier, qu'ils ne sortent de leurs cellules que les pieds devant ! Vous êtes mon principal témoin, et – si vous le désirez, vous pourrez bénéficier d'une protection rapprochée au cas où vous vous sentiriez menacé... Ne vous tuez pas avant l'heure, en détruisant ainsi les preuves matérielles, car on pourrait croire que vous vous êtes estropié en tombant dans le fleuve, et que ce sont les poissons qui vous ont abîmé ? ! Si nous nous suicidons tous – ce que veulent mes frères – qui se dressera devant la justice pour crier : "Messieurs les juges, regardez les malheureux que nous sommes ! Voilà ce qui reste de nous après ce que nous ont pris ces trois frères !" Et moi, en personne, je me présenterai devant le juge, tel que je

suis, en morceaux, et je plaiderai : "Monsieur le juge, vous avez devant vous les quatre malheureuses victimes de mes frères, avec quatre jambes, huit béquilles, et quatre yeux qui vous regardent dans des corps qui n'ont plus qu'un rein ! Votre Honneur, si ce que vous voyez n'est pas suffisant pour qu'ils terminent leur vie en prison, nous irons avec nos béquilles devant la cour européenne des droits de l'homme de Strasbourg... Et s'il le faut, nous irons jusqu'au Conseil des Nations Unies pour la Défense des droits territoriaux, car notre corps qui a été impitoyablement dépecé, démembré, et mutilé... est le seul territoire que nous possédions.

LE SUICIDÉ : Avez-vous terminé votre exposé, monsieur ?

L'AVOCAT : À ce que je vois, mon discours n'a pas fait forte impression sur votre décision suicidaire, c'est pourquoi, pour finir, avant de nous séparer je vous poserai une question essentielle... Pourquoi le loup ne broute-t-il pas ?... Avez-vous réfléchi là-dessus ?

LE SUICIDÉ : C'est vous qui me posez cette question ? À moi – le mouton ?! C'est à un mouton que vous osez poser une telle question ?! Adieu, mon amour ! Nous nous reverrons dans un monde meilleur !

LA JEUNE FILLE : Noooooooooooooooooooooooooooooon !!!

LE PÊCHEUR : Noooooooooooooooooooooooooooooon !!!

L'AVOCAT : Noooooooooooooooooooooooooooooon !!!

Leur cri n'a pas empêché le Suicidé de s'élancer du pont dans le fleuve. Leur tournant le dos, il a sauté, mais au lieu de tomber dans le vide, il roule sur la scène et se relève aussitôt en se frottant le derrière. Poussant les "portes" du pont, il regarde le Pêcheur, la Jeune Fille et l'Avocat, et leur demande en

aparté, sans "jeu d'acteur", avec une voix pleine d'ironie, et d'amertume.

L'ACTEUR - LE SUICIDÉ : Comment veut-il que je saute du haut d'un pont dans un fleuve, puisque tout est plat ?! Sauter du plancher sur les planches !... *(Pendant qu'il sourit contrarié, il redresse sa jambe pliée et engourdie, ce que font aussi les autres acteurs, avec un sentiment de soulagement.)* ...Comment jouer une répétition générale sans un vrai pont ?! Ça fait une semaine qu'il devait être installé, et il n'est toujours pas là !... Est-ce qu'on pourra répéter avec ce fichu pont avant la première, pour voir de quoi il a l'air ?! *(L'acteur scrute l'obscurité de la salle, là où le metteur en scène devrait se trouver, et à qui il pose toutes ces questions.)*

L'ACTRICE - LA JEUNE FILLE : C'est vrai que c'est un peu n'importe quoi de jouer une scène sur un pont, sans avoir de pont ... Et la première est dans quatre jours.

L'ACTEUR - LE PÊCHEUR : Et moi, dans mes répliques, j'arrête pas de dire que c'est le pont le plus haut, et ici c'est plat comme une poêle à frire... Je suis le Pêcheur - Menteur...

L'ACTEUR - L'AVOCAT : Monsieur le metteur en scène, serait-il possible que notre répétition générale se déroule dans des conditions identiques à celles de la première ?

Les quatre acteurs, écœurés par "l'indifférence" du metteur en scène, guettent dans l'obscurité de la salle, la place qu'il occupe habituellement... mais de toute évidence, ils ne le voient pas.

L'ACTEUR - LE SUICIDÉ : Où est notre metteur en scène ?... Y a-t-il quelqu'un dans cette maison pour nous dire où a disparu l'artiste ?

UNE VOIX DE LA CABINE DU SON : Il est parti d'urgence à l'hôpital, il y a une demi-heure. On lui a annoncé que sa femme était en train d'accoucher... Il s'excuse, et dit que vous devez répéter seuls comme s'il était là.

L'ACTEUR - LE SUICIDÉ : Répéter quoi ?! Comment rouler sur les planches ?! Il se fout de nous ?! Ça fait deux mois que ce gros machin est en construction. Si on avait construit un vrai pont sur le Danube, il serait déjà terminé ! Et il faut que moi je me suicide du haut d'un pont – sans pont, et que je sois la risée du public !

L'ACTEUR - LE PÊCHEUR : Vraiment, tout ça est grotesque ! Nous faisons les imbéciles, nous parlons d'un pont, et il n'y en a pas trace !...

L'ACTEUR - L'AVOCAT (*riant*) : Je suis tenté de déposer une plainte contre ce théâtre et ce metteur en scène !... Ça ne m'étonnerait pas que ce soient mes frères qui construisent ce pont !

Tandis que les acteurs discutent avec un technicien de la cabine du son, l'actrice reste silencieuse, les yeux ailleurs. Puis, retenant ses larmes, elle demande :

L'ACTRICE - LA JEUNE FILLE : Monsieur est parti à la maternité ? Vous êtes sûr qu'il s'agit d'une maternité ?

UNE VOIX DE LA CABINE DU SON : Oui, mademoiselle. J'ai reçu le message de la salle d'accouchement. Son téléphone portable était resté ici.

L'ACTRICE - LA JEUNE FILLE (*se couvre le visage de ses mains, tourne le dos et fond en larmes*) : Ce n'est qu'un vulgaire animal en rut !... Un menteur... pire que celui de la pièce ! Si c'est vrai, ça va lui coûter cher... je lui promets qu'il va passer un mauvais quart d'heure !

Les acteurs la regardent, troublés par cette crise d'hystérie. Ils ne saisissent pas bien le lien entre le départ du metteur en scène à la maternité et la fureur de l'actrice. C'est l'Acteur - Suicidé qui, le premier, devine ce qu'il pourrait en être.

L'ACTEUR - LE SUICIDÉ : C'est l'accouchement de sa femme qui te met dans cet état ?... Alors que nous, on est dans la merde avec ce pont...

L'ACTRICE - LA JEUNE FILLE (*se retourne, hurlant*) : Ton pont, je m'en contrefous ! Je sais qu'il n'a pas de femme ! Il n'est pas marié ! C'est un – mensonge !

L'ACTEUR - L'AVOCAT : Il l'est plutôt deux fois qu'une... J'étais son témoin, l'année dernière. Sa femme est styliste, elle vit à Milan.

L'ACTEUR - LE PÊCHEUR : Et qu'est-ce que ça peut faire qu'il soit marié ? C'est sa vie privée, ça ne nous regarde pas !

Les trois acteurs regardent l'actrice, comme trois juges. L'actrice se tait, froissant la ceinture de son manteau. Après une longue "pause d'hésitation", elle reconnaît d'une voix à peine audible...

L'ACTRICE - LA JEUNE FILLE : Je suis... avec lui... depuis déjà six mois. On se voyait chez lui, dans son appartement... Et il ne m'a jamais dit qu'il était marié...

L'ACTEUR - LE SUICIDÉ : C'est pas possible !... Tu ne savais pas que c'est son quinzième enfant, de sa seizième femme ? C'est ce type-là que tu as trouvé pour faire ta vie ?

L'ACTEUR - LE PÊCHEUR : Excuse-moi, est-ce que je peux te poser une question ?... Tu as souvent un malaise, toutes

les cinq minutes tu grignotes quelque chose, ça ne voudrait pas dire que...

L'ACTRICE - LA JEUNE FILLE : Oui, c'est exactement ce que ça veut dire ! Et je ne laisserai pas les choses se terminer comme ça ! Il avait peut-être ces seize femmes quand il le voulait et comme il le voulait, mais moi, il ne sait pas de quel bois je me chauffe ! Je vais de ce pas à la maternité lui régler son compte à cet espèce de maquereau ! Je le tuerai, et après j'irai me jeter dans le Danube, du haut du pont ! Et d'un vrai pont, cette fois ! Pas un pont en carton-pâte ! Et personne ne m'en empêchera ! Personne !

En criant, La Jeune Fille sort en courant de la scène, décidée dans sa "vraie vie" d'accomplir un acte qui ne soit pas du théâtre. Les trois acteurs, interloqués, confus, se consultent pour décider de ce qu'il faudrait faire, car visiblement, le diable a poussé trop loin la plaisanterie.

L'ACTEUR - LE SUICIDÉ (à son collègue L'Avocat) : Cours jusqu'à la maternité, mets le metteur en scène en lieu sûr, pour qu'elle ne le trucidé pas. Qu'il se réfugie dans sa famille, à la campagne, le temps qu'elle se calme. Elle a déjà eu affaire à la justice pour des coups et blessures graves contre un type. Cours ! Si elle le zigouille, on peut dire adieu à la représentation !

L'ACTEUR - L'AVOCAT (*partant*) : J'y cours, comme je suis, en costume... Pas le temps de me changer... C'est mon cinquième rôle aujourd'hui ! Après le Capitaine, le Businessman, le Psychiatre et l'Avocat, maintenant me voici devenu le – Sauveur du metteur en scène !

L'ACTEUR - LE SUICIDÉ (à son collègue Le Pêcheur) : Toi, cours au pont, peut-être qu'elle n'ira pas à la maternité mais directement se jeter dans le Danube ! Visiblement elle n'a pas toute sa tête !

L'ACTEUR - LE PÊCHEUR : Je dois encore aller sur ce pont ?
Mais ça n'en finira donc jamais ?!

L'ACTEUR – LE SUICIDÉ : Si elle saute, pas de représentation ! Nous n'aurons plus besoin de metteur en scène...
Dépêche-toi !

L'ACTEUR - LE PÊCHEUR : Je vais prendre le vélo du portier
pour aller plus vite... Tout sera comme dans la pièce !

L'Acteur - Le Suicidé apporte sur le proscenium une chaise de style, et la mitrailleuse laissée par le psychiatre. Il s'assoit sur la chaise, pose la mitrailleuse sur ses genoux. D'un regard menaçant, il observe la porte d'entrée de la salle. Il reste un moment silencieux, sans broncher, attend que "l'ennemi" surgisse.

L'ACTEUR - LE PÊCHEUR : Qu'est-ce qu'il te prend ?

L'ACTEUR - LE SUICIDÉ : J'attends le metteur en scène, s'il rapplique, c'est moi qui lui tirerai dessus avec cet engin, dès qu'il aura franchi la porte... Voilà trois mois que nous répétons, trois mois que nous pleurons, hurlons, sautons, trois mois que je m'égosille comme un imbécile, et lui pendant ce temps-là il s'envoie en l'air, fait des enfants à sa femme, et à notre malheureuse collègue !... Je vais le supprimer, sans sommation ! Comme ça : taratatata !... Va, cours au pont, sauve l'autre folle, que nos trois mois de travail ne tombent pas à l'eau !...Fonce!

L'Acteur - Le Pêcheur le regarde avec une certaine crainte, hausse les épaules et s'en va, jetant des regards autour de lui. Le Suicidé reste seul sur la scène. Il est assis sur la chaise de style, tenant la mitrailleuse sur ses genoux, prêt à tirer sur le metteur en scène. Le visage figé, retenant son souffle, il serre l'arme pointée vers la porte du théâtre. Au bout d'un certain temps, il baisse les yeux, prend la pose du "Penseur" de Rodin,

médite, puis prend une décision : il relève la tête et adresse un grand sourire au public, dans la salle. Toujours souriant, il laisse tomber la mitraillette sur le sol, se lève, écarte les bras, s'adresse au public en aparté, comme un acteur qui renonce à jouer son rôle...

L'ACTEUR (qui a joué Le Suicidé, Le Frère du Suicidé, et L'Acteur après l'interruption de la répétition) : Mais non, je ne vais pas le tuer ... je ne vais pas tuer notre metteur en scène ! Tout ça... ça n'est jamais que du théâtre !

Il s'incline et appelle ses amis – acteurs, pour venir "confirmer" que tout cela, après tout, n'est que du théâtre...

FIN

Première édition en serbe : 2010

© Dušan Kovačević

© Vladimir Čejović - Anne Renoue, pour la traduction française